L'A, B, C,

DIALOGUE CURIEUX.

TRADUIT

De l'Anglais de Monsieur

HUET.

A LONDRES,

Chez ROBERT FREEMANN.

1762.

TABLE
DES PIECES CONTENUES
DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.

ERRATA.

Page 5 *ligne* 10. ces, *corrigez* ſes
Pag 5 —— C. en titre, *corrigez* A
Pag. 17 *lig.* 12. rencontré, *corrigez* rencontré ſouvent
Pag. 19 *lig.* 1ere. perdu, *corrigez* perdus
Pag 20 *lig. derniére.* ommencement, *cor.* commencement
Pag. 23 *lig.* 19 révoltés, *corrigez* révolté
Pag. 26 *lig.* 1ere. animæ, *corrigez* animas
Pag. 29 *lig* 14 j'aurais, *corrigez* j'aurai
Pag. 33 *l'antepénultiéme.* Brachmanes, *corr.* bracmanes
Pag. 39 *l pénultiéme* & de caſtagnettes, *cor.* & des caſtagnettes
Pag. 49 *lig.* 7 après mon père, *mettez* une virgule
Pag. 58 *lig.* 3. choiſis, *corrigez* choiſi
Pag. 64 *lig.* 3. après ce mot moines, *mettez* une virgule au lieu d'un point, & Quelques, avec un q ordinaire
Pag. 75 *lig.* 8 & 9. ſchelling, *corrigez* shelling
Pag. 76 *lig.* 14. conclurre, *corrigez* conclure
Pag. 95 *lig.* 2. ſontenir, *corrigez* ſoutenir
Pag. 101 *lig.* 16. le pléthore, *corrigez* la pléthore
Pag. 109 *lig.* 6 Ou *corrigez* On
Pag. 109 *lig.* 17. ſerait *corrigez* ſeraient
Pag. 110 *lig.* 2. après à ſon tour, *mettez* un point;

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES

ENTRE

A. B. C.

PREMIER DIALOGUE,

SUR

HOBBES GROTIUS, ET MONTESQUIEU.

A.

EH bien, vous avez lû Grotius, Hobbes, & Monteſquieu : que penſez vous de ces trois hommes célébres ?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé ; mais il eſt très ſavant ; il ſemble aimer la raiſon & la vertu ; mais la raiſon & la vertu touchent peu quand elles ennuyent : il me paraît de plus, qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur : Monteſquieu a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement : il ſe trompe trop ſouvent ſur les faits ; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. Hobbes eſt bien dur, ainſi que ſon ſtile ; mais j'ai peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité. En un mot, Grotius eſt un franc ſavant, Hobbes un philoſophe, & Monteſquieu un bel eſprit.

C.

Je ſuis aſſez de cet avis. La vie eſt trop courte, & on a trop de choſes à faire pour apprendre de Grotius, que ſelon Tertullien *la cruauté, la fraude & l'injuſtice ſont les compagnes de la guerre. Que Carnéade défendait le faux comme le vrai*, qu'Horace a dit dans une ſatyre, *la nature ne peut diſcerner le juſte*

de l'injuste. (*) que selon Plutarque *les enfans ont de la compassion*; Que Chrisippe a dit, *l'origine du droit est dans Jupiter.* Que si l'on en croit Florentin, *la nature a mis entre*

(*) NB. *Nec natura potest justo secernere iniquum*; Ce cruël vers se trouve dans la troisiéme satyre. Horace veut prouver contre les Stoïciens, que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'est la raison, la loi naturelle qui enseigne cette justice; la nature connait donc le juste & l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les méres qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer, qu'il vaut mieux lui donner du pain, que de lui crever un œil, qu'il est plus juste de sécourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, & plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace avant ce vers de mauvais exemple, *nec natura potest justo secernere iniquum*, la nature ne peut discerner le juste de l'injuste, il y a dis-je, un autre vers, qui semble dire tout le contraire. *Jura inventa metu injusti fateare necesse est.*

Il faut avouer que les loix n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice.

La nature avait donc discerné le juste & l'injuste avant qu'il y eut des loix. Pourquoi serait-il d'un autre avis que Ciceron, & que tous les Moralistes qui admettent la loi naturelle? Horace étoit un débauché qui recommande les filles de joye, & les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord, qui flatte plus lâchement Octave qu'il n'attaque cruellement des

Ci-

les hommes une espèce de parenté. Que Carnéade a dit, *que l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir quand il dit dès son premier chapitre du 1er. livre, *que la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'Aléxandre & Aristote ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, & pour n'avoir pas employé

Citoyens obscurs: il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché; mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *& natura potest justo secernere iniquum*, les autres mettront un *nec* à la place d'un *&* s'ils veulent. Je trouve le sens des mots & plus honnête comme plus grammatical, *& natura potest &c.*

Si la nature ne discernait pas le juste & l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les Stoïciens, sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la Société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que St. Jacques semble tomber dans l'excès des Stoïciens, en disant dans son Epitre. *Qui garde toute la Loi, & la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout.* St. Augustin dans une lettre à St. Jérome, relance un peu l'Apôtre St. Jacques, & ensuite il l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Augustin! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots, O Sophiste Africain! Horace avait l'esprit plus juste & plus fin que toi.

ployé le jour du ſabbath à ne rien faire, De braves Théologiens ſe ſont élevés contre lui avec leur abſurdité ordinaire ; mais moi, qui Dieu merci, ne ſuis point Théologien, je trouve Grotius un très bon homme.

J'avoue qu'il ne ſait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enſeigné la circonciſion aux autres peuples. Il eſt aſſez reconnu aujourd'hui, que la petite horde Judaïque avait pris toutes ces ridicules coutumes, des peuples puiſſants dont elle était environnée ; mais que fait la circonciſion au droit de la guerre & de la paix ?

C.

Vous avez raiſon, les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'eſtime que l'ignorance leur a payée. Citer les penſées des vieux auteurs qui ont dit le pour & le contre, ce n'eſt pas penſer. C'eſt ainſi qu'il ſe trompe dans ſon livre de la vérité du chriſtianiſme en copiant les auteurs Chrétiens, qui ont dit que les Juifs leurs prédéceſſeurs avaient enſeigné le monde ; tandis que la petite nation Juive n'avait jamais elle-même eû cette prétention inſolente, tandis

que renfermée dans les rochers de la Palestine, & dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le Christianisme, par Histape & par les Sibylles; & l'avanture de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Licofron. Le pédantisme & la justesse de l'esprit sont incompatibles.

A.

Montesquieu n'est pas pédant: que pensez-vous de son esprit des loix?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies & fortes, & des chapitres entiers dignes des lettres Persannes: le chap. 27. du liv. 19. est un portrait de vôtre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse des couleurs brillantes, de la facilité de pinçeau & quelques défauts de costume. Celui de l'Inquisition, & celui des esclaves négres, sont fort audessus de Calot. Par tout il combat le despotisme, rend les gens de finançes odieux, les courtisans méprisables,

les moines ridicules ; ainsi, tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni Ministre, ni aspirant à l'être, a été charmé, & sur-tout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labirinthe sans fil, & qu'il n'y ait aucune méthode. Il est singulier, qu'un homme qui écrit sur les loix, dise dans sa préface, *qu'on ne trouvera point de saillies dans son ouvrage* ; & il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est Michel Montaigne Législateur, aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres, qui ne contiennent pas douze lignes, & plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matiére la plus grave.

On rit encore, lorsqu'après avoir cité les loix Grecques & Romaines, il parle sérieusement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale,

en hiſtoire ; il vous dit d'après Puffendorf, que du tems du Roi Charles IX. il y avait vingt millions d'hommes en France. (*b*) Puffendorf parlait fort au hazard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour ſoupçonner ſeulement qu'on pût déviner le nombre des habitans par celui des naiſſances & des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alſace, ni la Franche-Comté, ni le Rouſſillon, ni l'Artois, ni le Cambréſis, ni une partie de la Flandre ; & aujourd'hui qu'elle poſſéde toutes ces Provinces, il eſt prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donnés en 1751.

Le même auteur aſſure ſur la foi de Chardin qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus, qui ſoit navigable en Perſe. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au Chap. 1. Vol. II. *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du Royaume* ; mais ſans compter l'Euphrate, le Tigre, & l'Indus, toutes les Provinces fron-

(*b*) NB. On va même juſqu'à ſuppoſer vingt-neuf millions.

tiéres sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, & à la fertilité de la terre; & puis, quel rapport l'esprit des loix peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands Empires en Asie, & de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des riviéres de la Perse. En *Europe*, dit-il, *les grands Empires n'ont jamais pû subsister*: la puissance Romaine y a pourtant subsisté plus de 500 ans, & *la cause*, continue-t-il, *de la durée de ces grands Empires, c'est qu'il y a de grandes plaines*. Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Imaus, du Saron &c. &c. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses, des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion n'est guères plus vraye; la religion Mahométane née dans le terrein aride & brulant de la Méque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Trace, de la Misie, de

l'Afrique Septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Espagne, & il s'en est fallu bien peu, qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion Chrétienne est née dans le terrein pierreux de Jérusalem, & dans un pays de lépreux, où le cochon est presque un aliment mortel. Jésus ne mangea jamais de cochon; elle domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie : on ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque par-tout les citations sont fausses; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que dans le testament attribué au Cardinal de Richelieu, il est dit, (*c*) *que si dans le peuple il se trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en servir, tant il est vrai que la vertu n'est pas le ressort du Gouvernement Monarchique.*

Le misérable testament faussement attribué

(*c*) Livre III. Chap. VI.

au Cardinal de Richelieu, dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles au chap. IV. » On peut dire hardiment que de deux person- » nes dont le mérite est égal, celle qui est » la plus aisée en ses affaires est préférable à » l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre » Magistrat ait l'ame d'une trempe bien forte, » si elle ne se laisse quelquefois amollir par la » considération de ses intérêts. Aussi l'expé- » rience nous apprend que les riches sont moins » sujets à concussion que les autres, & que » la pauvreté contraint un pauvre officier à » être fort soigneux du revenu du sac. «

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs Grecs que les Français. Il leur fait souvent dire à tous, le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers Gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs, (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire.* Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant: il fait dire à Plutarque, *que les femmes n'ont aucune part au véritable amour.*

(*d*) Livre VII. Chap. X.

Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs ; il y a un Protogéne qui déclame contre les femmes ; mais Daphnéus prend leur parti ; Plutarque décide pour Daphnéus ; il fait un très bel éloge de l'amour céleste & de l'amour conjugal ; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité & du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, & celle d'Eponime femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des piéces de Théâtre.

Enfin, il est clair que Montesquieu dans l'esprit des loix, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

(*e*) *Les Cadis ont soutenu que le grand Seigneur n'est point obligé de tenir sa parole & son serment lorsqu'il borne par-là son autorité.*

Ricaut cité en cet endroit, dit seulement pag. 18. de l'édition d'Amsterdam de 1671. *Il y a même de ces gens là, qui soutiennent que le grand Seigneur peut se dispenser des promesses*

(*e*) Livre III. Chap. IX.

qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité.

Ce discours est bien vague. Le Sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets, ou aux Puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment; si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres Princes, ou qu'il fasse la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, & il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut, que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand Turc assemble un Conseil de conscience, comme ont fait plusieurs Princes chrétiens; afin de faire le mal en conscience: il se peut, que quelques Docteurs Musulmans ayent imité les Docteurs Catholiques, qui ont dit, qu'il ne faut garder la foi ni aux infidéles, ni aux hérétiques; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'esprit des loix donne cette prétendue décision des Cadis, comme une preuve du despotisme du Sultan: il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est

foumis aux loix, puifqu'il ferait obligé de confulter des Docteurs pour fe mettre au deffus des loix. Nous fommes voifins des Turcs, nous ne les connaiffons pas. Le Comte de Marfigli, qui a vécu fi longtemps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaiffance, ni de leur Empire, ni de leurs loix. Nous n'avons eû même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donné l'Anglais Sale en 1734. Prefque tout ce qu'on a dit de leur religion & de leur jurifprudence eft faux; & les conclufions que l'on en tire tous les jours contre eux font trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des loix, citer que des loix reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infâme chez les Grecs.* Je ne fais pas ce que Montefquieu entend par bas commerce; mais je fais que dans Athènes tous les Citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, & que le père du Démagogue Démofthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des efclaves: il nous eft important de remarquer que le négoce n'é-

(*f*) Liv. IV. Chap. VIII.

tait point incompatible avec les dignités dans les Républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai ouï souvent déplorer, dit-il, (*g*) *l'aveuglement du Conseil de François I. qui rebuta Christophe Colomb, qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que François I. n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les Isles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une Ordonnance du Conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or & l'argent en dorure, *un Décret pareil*, dit-il, (*h*) *serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la Canelle.* Il ne songe pas, que les Espagnols n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons & les étoffes de l'étranger, & que les Hollandais ne pouvaient acheter la canelle. Ce qui était très raisonnable en Espagne, eut été très ridicule en Hollande.

Le même auteur prétend qu'au (*i*) Ton-

(*g*) Liv. IV. Chap. XIX.
(*h*) ibid.
(*i*) Liv. XV. Chap. XVIII.

quin tous les Magiſtrats, & les principaux Officiers Militaires ſont Eunuques, & que chez les Lamas (*k*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables ſeraient vrayes, qu'en réſulterait-il? Nos Magiſtrats voudraient-ils être Eunuques, & n'être qu'en quatriémes, ou en cinquiémes, auprès de Meſdames les Conſeilléres?

Pourquoi perdre ſon tems à ſe tromper ſur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Eſiongaber en Afrique, & ſur les chimériques voyages depuis la mer rouge jusqu'à celle de Bayonne, & ſur les richeſſes encore plus chimériques de Sofala? Quel rapport entre toutes ces digreſſions erronnées & l'eſprit des Loix?

Je m'attendais à voir, comment les Décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code romain, par quelles loix Charlemagne gouverna ſon Empire, & par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa; par quel art & par quelle audace Grégoire VII. & ſes ſucceſſeurs écraſérent les loix des royaumes & des grands fiefs ſous

(*k*) Liv. XVI. Chap. V.

sous l'anneau du pêcheur, & par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale; j'espérais voir l'origine des Baillages qui rendirent la justice presque par tout depuis les Othons, & celle des tribunaux appellés Parlements ou Audiences, ou Banc du Roi, ou Echiquier; je désirais de connaître l'histoire des loix sous lesquelles nos pères & leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, detruites, renouvellées; je n'ai malheureusement rencontré que de l'esprit, des railleries, des imaginations & des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois asservis & dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les loix Romaines quand ils furent de nouveau subjugués & dépouillés par une horde de Francs? Quelles furent bien précisément les loix & les usages de ces nouveaux brigands?

Quels droits s'arrogèrent les Evêques Gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnat place dans le Parlement de la nation?

Y eût-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? Une foule de questions pareilles se présente à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Je cherchais un fil dans ce labirinthe; le fil est cassé presque à chaque article; j'ai été trompé; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, & rarement l'esprit des loix; il sautille plus qu'il ne marche; il amuse plus qu'il n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge; & il fait souhaiter qu'un si beau génie eut toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très défectueux, est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes, qui méritent les remerciements du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincérement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres: il présente à la nature humaine ses ti-

tres qu'elle a perdu dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encor, combien je ſuis affligé, qu'un livre qui pouvait être ſi utile, ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La vertu*, dit-il, eſt *le principe des Républiques, l'honneur l'eſt des Monarchies*. On n'a jamais aſſurément formé des Républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de proprieté, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition, & à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque Citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une République, & ce qui la conſerve. Il eſt ridicule d'imaginer, qu'il faille plus de vertu à un Griſon qu'à un Eſpagnol.

Que l'honneur ſoit le principe des ſeules Monarchies, ce n'eſt pas une idée moins chimérique; & il le fait bien voir lui-même ſans y penſer; *la nature de l'honneur*, dit-il, au Chap. VII. du liv. III. *eſt de demander des préférences, des diſtinctions. Il eſt*

donc par la chose même placé dans le Gouvernement Monarchique.

Certainement par la chose même ; on demandait dans la République Romaine, la Préture, le Consulat ; l'ovation, le triomphe, ce sont là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achete souvent dans les Monarchies & dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me parait pas porter moins à faux ; c'est la division des gouvernemens en Républicain, en Monarchique, & en Despotique.

Il a plû à nos auteurs, (je ne sais trop pourquoi) d'appeller despotiques les Souverains de l'Asie, & de l'Afrique: on entendait autrefois par despote un petit Prince d'Europe vassal du Turc, & vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot Despote, dans son origine avait signifié chez les Grecs maître de maison, père de famille. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'Empereur de Maroc, au grand Turc, au Pape, à l'Empereur de la Chine. Montesquieu au ommencement du second livre définit ainsi

le gouvernement Despotique. *Un seul homme sans loi, & sans régle certaine, faisant tout par sa volonté & par son caprice.*

Or il est très faux qu'un tel gouvernement existe, & il me parait très faux qu'il puisse exister. L'Alcoran & les commentaires approuvés sont les loix des Musulmans: Tous les Monarques de cette religion jurent sur l'Alcoran d'observer ces loix. Les anciens corps de milice & les gens de loi ont des privilèges immenses: & quand les Sultans ont voulu violer ces privilèges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solemnellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine; mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, & je crois avoir lû tous les auteurs qui ont parlé de ce pays: Je sais beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne, je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos Missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les loix, & non par une volonté arbitraire. Je sais, qu'il y a dans Pékin six Tribunaux suprêmes, auxquels ressortissent quarante-quatre autres Tribunaux. Je sais, que les remontrances faites à l'Empereur par ces six Tribunaux suprêmes ont force de loi; je sais,

qu'on n'exécute pas à mort un portefaix, un charbonnier aux extrêmités de l'Empire sans avoir envoyé son procès à un Tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'Empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire & tyrannique? L'Empereur y est plus révéré que le Pape ne l'est à Rome; mais, pour être respecté, faut-il régner sans le frein des loix? une preuve que ce sont les loix qui régnent à la Chine; c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entiere; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, & nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses loix en échange; mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'Evêque de Rome est plus despotique que l'Empereur de la Chine; car il est infaillible, & l'Empereur Chinois ne l'est pas; cependant cet Evêque est encor assujetti à des loix.

Le Despotisme n'est que l'abus de la Monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerois autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des Rois.

Enfin, l'esprit des loix me parait un bâtiment

mal fondé, & construit irréguliérement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis & dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius; ils sont trop mal tournés, & les meubles trop à l'antique: mais vous; comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre?

C.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guères que des criminels & des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les loix, que la vérité ne s'en mêle pas; il ne distingue point la Royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout: il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ces idées; mais ses erreurs m'ont si fort révoltés, que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville quand je lis son *De Cive*, ni être mangé par sa grosse bête de *Léviathan*.

B.

Vous me paraissez, Messieurs, fort peu

contents des livres que vous avez lus, cependant, vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous parait bon depuis Ariſtote juſqu'à Loke, & nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir, quel eſt le réſultat de toutes vos lectures & de vos réflexions?

A.

Très peu de choſe.

B.

N'importe, eſſayons de nous rendre compte de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, & au vulgaire tyranniſé, enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

SECOND

SECOND ENTRETIEN, SUR L'AME.

C.

COmmençons. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les ames humaines, de savoir d'où elles viennent, & où elles vont : on veut connaître à fonds les gens à qui on a affaire.

B.

C'est bien dit ; quoique cela n'importe guères. Quels que soient l'origine & le destin de l'ame, l'essentiel est, qu'elle soit juste ; mais, j'aime toujours à traiter cette matiére, qui plaisait tant à Ciceron. Qu'en pensez-vous Mr. A. ? L'ame est immortelle ?

A.

Mais Mr. C., la question est un peu brusque. Il me semble que pour savoir par soi-même si l'ame est immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle existe : & c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce disait il y a dix-huit cent ans *ignoratur enim quæ sit*

natura animæ. On ignore la nature de l'ame, il pouvait dire, on ignore son existence : j'ai lu deux ou trois cent dissertations sur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous, comme St. Augustin avec St. Jerôme. Augustin lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'ame. Ciceron, meilleur philosophe qu'Augustin, avait dit souvent la même chose avant lui, & beaucoup plus élégamment. Nos jeunes Bacheliers en savent davantage sans doute ; mais moi, je n'en sais rien, & à l'âge de quatre-vingt ans, je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C.

C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont la végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours ? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps ?

A.

C'est précisément parce que je ne sais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une ame ; quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité ; mais je ne vois point d'être réel dans

l'air qui s'appelle cours du vent. Une rose végète; mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose, qui soit la végétation: cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait, l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez: les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux: on faisait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe: on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose, qui faisait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fût de transformer ainsi des paroles en êtres réels: on prétendait qu'une idée était un être; il fallait consulter les idées, les archetipes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appella philosophie. Aristote réduisit cette chimère en méthode; de là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, & toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'apperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant;

que ſes idées ſont l'animal penſant, que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place; qu'en un mot, tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raiſon, ſi tous ces êtres métaphyſiques ne ſont que des paroles, votre ame qui paſſe pour un être métaphyſique, n'eſt donc rien! nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en ſais rien du tout par moi-même. Je crois ſeulement que Dieu nous accorde cinq ſens & la penſée, & il ſe pourrait bien faire que nous fuſſions dans Dieu comme diſent Aratus & St. Paul, & que nous viſſions les choſes en Dieu comme dit Malbranche.

C.

A ce compte j'aurais donc des penſées ſans avoir un ame: cela ſerait fort plaiſant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment?

B.

Assurément, & c'est renoncer au sens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez sensibilité, mémoire, apétit, ou que vous appellez du nom vague & inexpliquable *ame!*

B.

Non sans doute, aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment; parce que l'auteur & le principe de toute la nature l'a déterminé ainsi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que, quand j'aurais une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide, ni trop sec, j'aurai des pensées: & je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des pensées dans la tête?

A.

Je n'en sais rien encor une fois. Un philoso-

phe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans dans un tems où l'on n'oſait encor penſer dans ſa patrie. *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer; mais de ſavoir comment un être quel qu'il ſoit peut avoir la penſée.* Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, & je vous dirai en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, & nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence: nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée; mais nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, & que les autres le ſoient envers nous; afin que tous puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le peu de tems qui nous

eſt donné par l'Etre des êtres pour végéter, ſentir & penſer.

TROISIEME ENTRETIEN,

SI L'HOMME EST NÉ MECHANT ET ENFANT DU DIABLE.

B.

VOus êtes Anglais, Mr. A, vous nous direz bien franchement votre opinion ſur le juſte & l'injuſte, ſur le gouvernement, ſur la religion, la guerre, la paix, les loix &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juſte, c'eſt *liberté* & *propriété*. Je ſuis fort aiſe de contribuer à donner à mon Roi un million ſterling par an pour ſa maiſon, pourvû que je jouiſſe de mon bien dans la mienne: je veux que chacun ait ſa *prérogative* : je ne connais de loix que celles qui me protégent, & je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y ſait ce qu'il a,

ce qu'il doit, & ce qu'il peut. Tout eſt ſoumis à la loi, à commencer par la Royauté & par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas de droit divin dans la ſociété ?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, & qu'il n'arrive rien ſans ſa volonté divine, & ſans l'enchainement des loix éternelles, éternellement exécutées ; mais l'Archevêque de Canterbury, par exemple, n'eſt pas plus Archevêque de droit divin, que je ſuis né Membre du Parlement. Quand il plaira à Dieu de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors, que ſon bénéfice eſt de droit divin ; mais juſques-là, je croirai ſon droit très-humain.

B.

Ainſi, tout eſt convention chez les hommes ; c'eſt Hobbes tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A.

Il y en a une sans doute, c'est l'intérêt & la raison.

B.

L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, & que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a longtems que nous ne serions plus, (Dieu merci.) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés dents du serpent de Cadmus ; ils se battirent & il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin & pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons ; & les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vû des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : On le dit des Brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des Isles de l'Amérique, que les Chrétiens extermin-

rent ne pouvant les convertir. Les primitifs que nous nommons Quakers commencent à composer dans la Pensylvanie une nation considérable, & ils ont toute guerre en horreur. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté & la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de nôtre espèce; au moins depuis le péché originel; car les doux Théologiens assurent que dès ce moment là le Diable s'empara de toute nôtre race. Or le Diable est nôtre maître, comme vous savez, & un très méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A.

Que le Diable soit dans le corps de tous les Théologiens, je vous le passe; mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du Diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères,

que les méres mangeraient leurs enfans, & que la premiére chose que ferait un enfant dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eut pas encor mis à la broche. Or comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous, quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable, c'est le plus sot blasphême qu'on ait jamais prononcé.

G.

En y faisant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout à fait si méchant que certaines gens le crient, dans l'espérance de le gouverner; ils ressemblent à ces Chirurgiens qui supposent que toutes les Dames de la Cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent; il y a des maladies, sans doute, mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils sont rares. Aucun Pape depuis plus de deux cent ans n'a ressemblé au Pape Aléxandre VI. aucun Roi de l'Europe n'a bien imité le Christiern second de Dannemark, & le Louis XI. de France. On n'a vû qu'un seul Archevêque de Paris aller au Parlement avec un

poignard dans sa poche. La St. Barthelemy est bien horrible, quoi qu'en dise l'Abbé de Caveïrac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de Rameau, ou de Zaïre, ou de l'Opéra comique, ou des tableaux exposés au Salon, ou de Ramponeau, ou du singe de Nicolé, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques il y aura bientôt deux cent ans tout juste: les supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles I. ne se renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi, on laboure, on séme, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; & comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner & à plaisanter, *si tout n'est pas bien, tout est passable.*

Il y a telle Province comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vû plus de quatre siècles s'écouler

ſans la moindre ſédition dans ſon enceinte, ſans une ſeule aſſemblée tumultueuſe : Il y a mille villages en Europe où il ne s'eſt pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eſt un peu paſſée : les agriculteurs n'ont pas le tems de ſe dérober à leurs travaux; leurs femmes, & leurs filles les aident, elles couſent, elles filent, elles pétriſſent, elles enfournent (non pas comme l'Archevêque la Caza *l*), tous ces bonnes gens ſont trop occupés pour ſonger au mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils font un léger repas que l'apetit aſſaiſonne, & cédent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier d'une voix rauque & diſcordante, du latin qu'ils n'entendent point, & à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encor une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

l) Voyez les Capitoli de Monſignor la Caza Archevêque de Bénevent, vous verrez comme il enfournait.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pû imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lyon, & d'une queuë de serpent, qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel; tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchainer tous ces animaux; que depuis ce tems là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans nôtre corps & dans nôtre ame; qu'ils sont nos Souverains absolus, & qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? De quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte aussi absurde?

A.

De l'ignorance des Médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hipocrate, & même depuis lui, les Médecins n'entendaient rien aux maladies; d'où venait l'épilepsie, le haut

mal, par exemple ? des Dieux malfaiſans, des mauvais génies ; auſſi l'appellait-on le mal ſacré. Les écrouëlles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle, il fallait un miracle pour en guérir ; on faiſait des pélérinages, on ſe faiſait toucher par les Prêtres ; cette ſuperſtition a fait le tour du monde ; elle eſt encor en vogue parmi la canaille ; les Epileptiques viennent encor à Paris dans la ſainte Chapelle & à St Maur, pouſſer des hurlemens & faire des contorſions la nuit du Jeudi Saint au Vendredi ; & notre Ex-Roi Jacques II, comme Perſonne ſacrée, s'imaginait guérir les écrouëlles envoyées par le malin. Toute maladie inconnuë était donc autrefois une poſſeſſion du mauvais génie. Le mélancolique Oreſte paſſa pour être poſſédé de Mégère, & on l'envoya voler une ſtatuë pour obtenir ſa guériſon. Les Grecs, qui étaient un peuple très nouveau, tenaient cette ſuperſtition des Egyptiens : les Prêtres & les Prêtreſſes d'Iſis allaient par le monde diſant la bonne avanture, & délivraient pour de l'argent les ſots qui étaient ſous l'Empire de Tiphon. Ils faiſaient leurs exorciſmes avec des tambours de baſque & de caſtagnettes, le miſérable peuple Juif nouvel-

lement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte & la Sirie, prit toutes les superstitions de ses voisins : & dans l'excès de sa brutale ignorance il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babilone, elle y apprit les noms du Diable, de Satan, Asmodée, Mammon, Belzebuth, tous serviteurs du mauvais principe Arimane. Et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux Diables les maladies & les morts subites. Leurs livres saints qu'ils composerent depuis, quand ils eurent l'alphabet Caldéen, parlent quelquefois des Diables.

Vous voyez que quand l'Ange Raphaël descend exprès de l'empirée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie, il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épousé sept maris, à qui le Diable Asmodée avait tordu le cou. La doctrine du Diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuse de Diables dans un enfer, dont les loix du Pentateuque n'avaient jamais dit un seul mot ; presque tous leurs malades furent possédés du Diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office, qui chassaient les

esprits malins avec la racine nommée *Barath*, des priéres & des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encor plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appellés enfans de Bélial dans les écrits juifs.

Les Chrétiens qui ne furent pendant cent ans que demi-Juifs, adoptèrent les possessions du Démon & se vantèrent de chasser le Diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout Chrétien contraint avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende raporte qu'un âne chassait les Diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de St. Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés & damnés, étrange idée sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles & raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres êtres éternellement plongés eux-mêmes dans les suplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du Prince Charles Edouard

avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eut été yvre de brandevin: car eut-il eû à la fois l'ame d'un bourreau & d'un Théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang froid un systême où tant de milliers d'enfans à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le Diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons Catholiques Romains une preuve que le Diable vous posséde & que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des milliers d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puissance Papistique est fondée sur un jeu de mots, *tu es Pierre, & sur cette pierre j'établirai mon Eglise.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. Dieu défend à Eve & à son mari de manger de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit, *le jour que vous en*

mangerez, vous mourrez de mort. Ils en mangérent & n'en moururent point. Au contraire Adam vécut encor neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné; ce sont donc ses enfans qui le seront; & comment cela? C'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Eve à marcher sur le ventre, (car auparavant, vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds.) Et la race d'Adam est condamnée à être morduë au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le Diable, & le talon qu'il mord, c'est notre ame. *L'homme écrasera la tête des serpens tant qu'il pourra*; il est clair qu'il faut entendre par là le Messie qui a triomphé du Diable.

Mais, comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent? en lui livrant tous les enfans qui ne sont pas baptisés. C'est là le mystère. Et comment les enfans sont-ils damnés, parce que leur premier père & leur premiére mère avaient mangé du fruit de leur jardin? C'est encor là le mystère.

C.

Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés & non pas pour

Adam? Car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe ; attendu qu'Abel mourut sans être marié ; & il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour Caïn ; car il est dit que Dieu le protégea, & lui mit un signe, de peur qu'on ne le battit ou qu'on ne le tuât, il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encor presque seul sur la terre avec son père & sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, & avec un fils nommé Enoc. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres intitulé la science du Gouvernement, par un Sénéchal de Forcalquier nommé Réal qui fait dériver les loix, de la Ville bâtie par notre père Caïn.

Mais quoiqu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les Sadducéens qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, & les Phariſiens qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'ayent

les fanatiques à croire les contradictoires.

Jésu fut circoncis à huit jours, & baptisé étant adulte selon la coutume de plusieurs Juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus & du Gange, à qui les Brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. Jésu en un mot circoncis & baptisé, ne parle dans aucun Evangile du péché originel. Aucun Apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brulés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère: & vous savez d'ailleurs, qu'Adam, Eve, Abel & Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple Juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'est l'Africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de St. Paul, pour en inférer dans ses lettres à Evode, & à Jérome, que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers, les enfans qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez

fur-tout le fecond livre de la revuë de fes ouvrages chap. XLV. *La foi Catholique enfeigne que tous les hommes naiffent fi coupables, que les enfans mêmes font certainement damnés quand ils meurent fans avoir été régénérés en Jéfu.*

Il eft vrai que la nature foulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette fentence barbare: cependant il la prononce; il ne fe rétracte point, lui, qui changea fi fouvent d'opinion. L'églife faifait valoir ce fyftême terrible pour rendre fon baptême plus néceffaire. Les communions reformées déteftent aujourd'hui ce fyftême. La plûpart des Théologiens n'ofent plus l'admettre; cependant, ils continuent à reconnaître que nos enfans appartiennent à l'Enfer. Cela eft fi vrai que le prêtre en batifant ces petites créatures leur demande fi elles renonçent au Diable; & le parrain, qui répond pour elles, eft affez bon pour dire ouï.

C.

Je fuis content de tout ce que vous avez dit; je penfe que la nature de l'homme n'eft pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eft toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien être, lequel n'eſt un mal que quand il oprime ſes frères. Dieu lui a donné l'amour propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui la déſarme; la ſimpatie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipatie envers d'autres; beaucoup de beſoins & beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct la raiſon & les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des Dieux, eſſaiez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIEME ENTRETIEN, DE LA LOI NATURELLE, ET DE LA CURIOSITÉ.

B.

NOus ſommes bien convaincus que l'homme n'eſt point un être abſolument déteſtable; mais venons au fait; qu'appellez-vous juſte & injuſte?

A.

Ce qui parait tel à l'univers entier.

C.

L'univers eſt composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on aplaudiſſait aux larcins pour leſquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait ſe commettre de larçin à Sparte, lorſque tout y était commun. Ce que vous appellez vol, était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'épouser sa sœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens & même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père: Car malgré le Lévitique, la jeune Thamar dit à son frère Ammon, mon frère ne me faites pas de sottises; mais demandez moi en mariage à mon père il ne vous refusera pas.

A.

Loix de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail; de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaicteur; de battre son père & sa mère quand ils vous présentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me parait singulier.

» Le premier, qui ayant enclos un terrein
» s'avisa de dire, ceci est à moi, & trouva
» des gens assez simples pour le croire, fut

» le vrai fondateur de la société civile. Que
» de crimes, de guerres, de meurtres, que
» de miséres & d'horreurs n'eut point épar-
» gné au genre humain celui, qui arrachant
» les pieux, ou comblant le fossé, eut crié à
» ses semblables ; gardez-vous d'écouter cet
» imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez
» que les fruits sont à tous, & que la terre
» n'est à personne.

C.

Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux ; car au lieu d'aller gâter le terrein d'un voisin sage & industrieux, il n'avait qu'à l'imiter ; & chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voila bientôt un très joli village tout formé. L'auteur de ce passage me parait un animal bien insociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant & en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive son jardin & son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle ?

A.

Oui, oui encor une fois, il y a une loi naturelle, & elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C.

Il y a des gens pourtant qui disent, que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfants s'amusent à plumer leurs moineaux, & il n'y a guères d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouïr du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entr'ouvre & qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, & tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. Lucréce en donne la raison.

Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.

On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A.

Lucréce ne sait ce qu'il dit, & il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme, mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne

fit les derniers efforts s'il le pouvait, pour ſauver ceux qui ſe noient.

Quand les petits garçons & les petites filles déplument leurs moineaux, c'eſt purement par eſprit de curioſité, comme lorſqu'elles mettent en piéces les jupes de leurs poupées. C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables* ! a dit l'auteur d'une Tragédie.

Je me ſouviens, qu'étant à Paris lorſqu'on fit ſoufrir à Damiens une mort des plus recherchées & des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chérement par les Dames; aucune d'elles aſſurément ne faiſait la réflexion conſolante qu'on ne la tenaillerait point aux mammelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu & de la poix raiſine bouillante dans ſes playes, & que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués & ſanglants. Un des bourreaux jugea plus ſainement que Lucréce; car lorſqu'un des Académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, & qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer*, *Monſieur*, dit-il,

c'est un amateur. C'est-à-dire, c'est un curieux; ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour gouter le plaisir de n'être pas écartelé: c'est uniquement par curiosité comme on va voir des expériences de Physique.

B.

Soit; je conçois que l'homme n'aime & ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui, la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de sang, que lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, & d'avouer que l'homme est très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste & de l'injuste. Un Attila que St. Léon courtise, un Phocas que St. Grégoire flate avec la plus lâche bassesse, un Alexandre VI. souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnements, avec lequel le faible Louis XII. qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne & la plus étroite alliance; un Cromwel dont le Cardinal Mazarin recherche la protection, & pour qui il chasse de France

les héritiers de Charles I. coufins germains de Louis XIV, &c. &c. &c. Cent exemples pareils dérangent mes idées, & je ne fais plus où j'en fuis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiffions aujourd'hui d'un beau foleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne, empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome fur la terre affermie? Si Attila fût un Brigand & le Cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des Princes & des Miniftres honnêtes gens? & l'idée de la juftice ne fubfifte-t-elle pas toujours? C'eft fur elle que font fondées toutes les loix; les Grecs les appellaient *filles du Ciel*; cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je fuis prêt de me retracter auffi; car je vois qu'on n'a fait des loix que parce que les hommes font méchants. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais fans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, & à comparer les prétendus fauvages aux prétendus

civilisez; voyons quel est le mords qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter; que je veux me brider moi-même, & donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C.

Nous sommes à peu près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETIEN.

DES MANIERES DE PERDRE ET DE GARDER SA LIBERTÉ, ET DE LA THEOCRATIE.

B.

Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très profond; comment imaginez-vous que se soient établis tous ces Gouvernements dont on a peine à retenir les noms,

monarchique, deſpotique, tyrannique, oli-garchique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, & les autres qui ſont mêlés de tous les précédents?

C.

Oui, chacun fait ſon roman, parce que nous n'avons point d'hiſtoire véritable. Dites-nous Monſieur A, quel eſt votre roman.

A.

Puiſque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon tems à vous parler, & vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord, que deux petites peuplades voiſines, compoſées chacune d'environ une centaine de familles, ſont ſéparées par un ruiſſeau, & cultivent un aſſez bon terrein: car ſi elles ſe ſont fixées en cet endroit, c'eſt que la terre y eſt fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes & une tête, il me parait impoſſible que les habitans de ce petit canton n'ayent pas d'abord été tous égaux. Et comme ces deux peuplades ſont ſéparées par un ruiſſeau, il me parait encor impoſſible qu'elles n'ayent pas été ennemies; car il y aura eu néceſſairement quelque diffé-

rence dans leur maniére de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruiſſeau ſe ſeront ſurement moqués de ceux qui ſont au Nord; & cela ne ſe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens ſe ſeront battus à coups de poings, de gaules & de pierres à pluſieurs repriſes. Les choſes étant égales juſques-là de part & d'autre, celui qui paſſe pour le plus fort & le plus habile du village du Nord, dit à ſes compagnons, ſi vous voulez me ſuivre & faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du Midi. Il parle avec tant d'aſſurance qu'il obtient leurs ſuffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade oppoſée. Vous ne vous êtes battus juſqu'à préſent qu'en plein jour, leur dit-il, il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée parait d'un grand génie à la fourmilliere du Septentrion; elle attaque la fourmilliere méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement Ulyſſe & Reſus,) enlève les filles & le reſte du bétail, après quoi, la bourgade victorieuſe

se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisis pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi Capitaine & Juge. L'invention de surprendre, de voler & de tuer ses voisins a imprimé la terreur dans le Midi, & le respect dans le Nord.

Ce nouveau chef, passe dans le pays pour un grand homme; on s'accoutume à lui obéir, & lui encor plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la Monarchie.

C.

Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer & voler est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagême de guerre dans Frontin comparable à celui des enfans de Jacob, qui venaient en effet du Nord, & qui surprirent, tuerent & volerent les Sichemites qui demeuraient au Midi. C'est un rare exemple de saine politique & de sublime valeur. Car le fils du Roi de Sichem étant éperduement amoureux de Dina fille du Patriarche Jacob, laquelle ayant six ans tout au plus, était déja nubile; & les deux amants ayant couché ensemble, les enfans de Jacob

proposèrent au Roi de Sichem, au Prince son fils & à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; & sitôt que les Sichemites s'étant coupés le prépuce se furent mis au lit, deux Patriarches, Siméon & Lévi, surprirent eux seuls tous les Sichemites & les tuèrent, & les dix autres Patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre systême: car c'étaient les surpris, les tués & les volés qui avaient un Roi, & les assassins & les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, & qu'à la longue leur chef était devenu Monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, & d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem & les voleries des Arabes, j'ai dans la tête, que la guerre offensive a fait les premiers Rois, & que la guerre défensive a fait les premières Républiques.

Un chef de brigands tel que Déjoces ; (s'il a existé,) ou Cosrou nommé Cirus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis autre assassin, Genseric, Attila se font Rois ; les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des Iles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois & les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtems libres dans un pays hérissé de montagnes ; les Romains dans leurs sept colines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, & l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant & en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort & au plus habile.

A mesure que les esprits se sont rafinés, on a traité les Gouvernements comme les étoffes dans lesquelles on a varié les fonds, les desseins & les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république

de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C.

Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une Théocratie?

Cela est si vrai que la Théocratie est encor partout, & que du Japon à Rome on vous montre des loix émanées de Dieu même.

B.

Mais ces loix sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine, peut très-bien ne pas comprendre que Dieu soit descendu sur la terre pour ordonner le pour & le contre; pour commander aux Egyptiens & aux Juifs, de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, & pour nous laisser à nous des prépuces & du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille & le lievre en Palestine, en permettant le lievre en Angleterre, & en ordonnant l'anguille aux Papistes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remédes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le

bain chaud; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, & devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïſe & les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler Dieu.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme & de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas, elle faſcine & le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père & ſa mère mourir, ils ſont tous deux vieux & malades, ils meurent, le rêve eſt accompli, le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux & fripon, (deux choſes très-communes,) il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit, que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier eſt bon, mon charlatan forme

des éleves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révéle que les meilleurs morceaux des moutons & des boeufs, les volailles les plus grasses, la mère goute du vin leur appartiennent.

The priests eat roast beef, and the people stare.

Le Roi du païs fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque est la dupe du marché: les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de Dieu. Samuel détrone Saül, Grégoire VII. détrône Henri IV. & le prive de la sépulture. Ce sistême diabolico-théocratique dure jusqu'a-ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, & qui aient assez d'esprit & de courage pour cogner les ongles aux Samuels & aux Grégoires. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre humain.

B.

Il n'est pas besoin d'avoir lû pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y

a qu'à voir la populace imbécile d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines. Quelques magiſtrats éclairés & un Commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des Cordeliers & des Capucins. Le Commandant veut les contenir. Le Magiſtrat fâché contre le Commandant, rend un Arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines & la crédulité du peuple. L'Evêque eſt encor plus fâché, que le Magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine. Et les moines reſtent puiſſans jusqu'à-ce qu'une révolution les aboliſſe.

Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIE-

SIXIEME ENTRETIEN,
DES
TROIS GOUVERNEMENTS,
ET DE
MILLE ERREURS ANCIENNES.

B.

Allons au fait. Je vous avouerai que je m'accomoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire, *commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vite.* Avec ſa permiſſion, une maiſon & une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt à moi, mes enfants ſont à moi; mes domeſtiques quand je les paye ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'apartiendraient-ils? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire, ont droit également au maintién de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mê-

mes les loix sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi, que mon Maçon, mon Charpentier, mon Forgeron qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'Agriculteur, & mon ami le Manufacturier s'élèvent tous au dessus de leur métier, & connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent Chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie n'a la vexation & le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce Chapelier qui présentait sa Requête à un Duc & Pair pour être payé de ses fournitures: Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? Je vous demande pardon, Monseigneur, j'ai reçu un souflet de Monseigneur votre Intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être trainé dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connait pas, un impôt dont on ignore la valeur & la cause, & jusqu'à l'existence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre, est un indigne artifice, une comédie mauvaise, où l'un joue le personnage de maî-

tre ; l'autre, d'esclave, celui-là, de Parasite ; & cet autre, d'entremeteur. Vous m'avouërez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lacheté & par bêtise.

C.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas sçu la défendre. Il y a eu deux maniéres de la perdre ; c'est, quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus, à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil, il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en creve un dans l'état aristocratique, & deux dans l'état monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, & je vous le pardonne.

C.

Pour moi, je n'aime que l'aristocratie ; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne sçaurais souffrir que mon perruquier soit législateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu

une très bonne éducation, qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçû aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur ; cette aristocratie est le plus ancien état de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites moi noble Vénitien ou Comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un Seigneur riche, Monsieur C, & j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez Empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du Parlement de la grande Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; & je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable, c'est celui d'un français, qui, dans un poëme consacré aux vérités & non aux vaines fictions, parle ainsi de nôtre gouvernement.

Aux murs de Vestminster on voit paraître
ensemble.
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les
rassemble,

Les Députés du peuple, & les grands & le Roi,
Divisez d'intérêt, réunis par la Loi.
Tous trois Membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même! Vous avez donc de très grand abus chez vous?

A.

Sans doute, comme il en fût chez les Romains, chez les Athéniens, & comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine, est d'être puissant & heureux avec des abus énormes; & c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernements de la terre depuis l'Empereur Chinois Hiao, & depuis la horde Hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse & de Genève?

A.

Dieu m'en préserve! je n'ai que faire de

fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens qui n'ont pu gouverner une servante & un valet, se sont mêlés de régir l'Univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de Bossuet Evêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Ecriture Sainte*? Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fût sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave & presque toujours révolté, vendu au marché par Titus & par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appellaient immonde, & qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda & de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat; à commencer par leur David, lequel ayant fait le métier de brigand pour être Roi, assassina Urie dès qu'il fût le maître; & ce sage Salomon qui commença par assassiner Adoniah son propre frère au pied de l'Autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres

dans lesquels on nous répéte les fables d'Hérodote & de ses semblables sur les anciennes Monarchies de l'Asie, & sur les Républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une Didon, sœur prétendue de Pigmalion, (qui ne sont point des noms Phéniciens.) S'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrein qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, & que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage : que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, & que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, & de l'anneau de Gigès & des oreilles de Smerdis, & du cheval de Darius qui fit son maître Roi de Perse ; qu'on s'étende sur les loix de Carondas, qu'on nous répete que la petite ville de Sibaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne pût armer que cent mille hommes ; il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus & de Remus, le cheval de Troye, & la Baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne : & à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de

ſon pays, & par celles de ſes voiſins, la leçon ſera longue; mais auſſi, voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent, cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle ?

A.

Que plus les loix de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, & plus la vie eſt ſupportable.

C.

Voyons donc.

SEPTIEME ENTRETIEN,

QUE L'EUROPE MODERNE VAUT MIEUX QUE L'EUROPE ANCIENNE.

C.

SEriez-vous aſſez hardi, pour me ſoutenir que vous autres Anglais, vous valez mieux que les Athéniens & les Romains, que vos combats de coqs ou de gladiateurs dans une

enceinte de planches pourries, l'emportent sur le colisée ? les savetiers & les bouffons qui jouent leurs rolles dans vos tragédies, sont-ils supérieurs aux héros de Sophocle ? vos orateurs font-ils oublier Ciceron & Démosthène ? & enfin, Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, & il en est de même du reste de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en je vous prie la Grèce, qui obéit au Grand Turc, & la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au Pape.

A.

Je les excepte aussi; mais songez que Paris qui n'est que d'un dixième moins grand que Londre, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; & de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie, tout était sauvage, les habitans de ces climats vivaient comme les Tartares ont toujours vécu dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de chose qu'il y

ait aujourd'hui des philosophes sur le trône à Berlin, en Suède, en Dannemarck, en Pologne, en Russie, & que les découvertes de nôtre grand Newton soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou & de Petersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube, & du Mansanarès; la lumiére est venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquiéme degré; mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans tous ces pays là, qu'on ne l'était quand César descendit dans vôtre Isle, où il vous trouva à moitié nuds?

A.

Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes loix & de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie & l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades, ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de César: Ils mangeront du pain d'avoine, & s'égorgeront à coup de couteau pour un poisson, se-

ché au ſoleil, & pour une cabanne de paille. La vie ſauvage a ſes charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de Parlement, ni prérogatives de la Couronne, ni compagnie des Indes, ni l'impôt de trois ſchellings par livre ſur ſon champ & ſur ſon pré, & d'un ſchelling par fenêtre. Vous pourrez bien avoir corrompu la nature; elle n'eſt point altérée dans les Iſles Orcades & chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, & que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez, quoi! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un Archevêque de Cantorbery? d'appeller un Allemand, transplanté chez vous, vôtre majeſté; de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme? & de payer plus du quart de vôtre revenu tous les ans? ſans compter bien d'autres transgreſſions contre la nature dont je ne parle pas.

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct & le jugement ces deux fils ainés de la nature, nous enseignent à chercher en tout nôtre bien être, & à procurer celui des autres, quand leur bien être fait le nôtre évidemment? N'est-il pas vrai que si deux vieux Cardinaux se rencontraient à jeun & mourants de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, & que deux petits coquins de la forêt noire ou des Chicachas en feraient autant?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclurre?

A.

Ce que ces deux Cardinaux & les deux Mangageats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société, seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts, (ce qui est un grand don de Dieu,) ceux qui proposeront des loix, ce qui est infiniment plus aisé, seront donc ceux qui auront le mieux obéi à

la loi naturelle; donc plus les arts seront cultivés, & les propriétés plus assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois shellings en commun par livre sterling, pour jouïr plus surement de dix-sept autres shellings; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être, sous le nom de Roi, le conservateur de nôtre liberté, l'arbitre entre les Lords & les Communes, le chef de la République; quand nous n'épousons qu'une seule femme par œconomie, & pour avoir la paix dans la maison, quand nous tolérons (parce que nous sommes riches,) qu'un Archevêque de Cantorbery ait douze mille piéces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sçait prêcher, pour entretenir la paix dans le Clergé &c. &c. Nous faisons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé & brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort.) Que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle en étant inutile à lui-même, & à tous les hommes?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une

poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi, l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers-à-soye inventant la poudre à canon pour se détruire; & allant chercher la vérole à deux mille lieuës de chez lui; c'est là l'homme naturel, & le Brazilien tout nud, est l'homme artificiel?

A.

Non; mais le Brazilien est un animal qui n'a pas encor atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fêve, qui ne sera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des Newton & des Lokes; & alors il aura rempli toute l'étendue de la carriére humaine; supposé que les organes du Brazilien soient assez forts & assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importe après tout, le caractére d'un Brazilien & les sentiments d'un

Topinambou ? Je ne suis ni l'un ni l'autre ; je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, & non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

DES SERFS DE CORPS.

B.

IL me parait que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie ; il y a des corps de garde pour veiller à la sureté des Magazins ; des fripons qui gagnent aux trois dez l'argent que perdent les dupes ; des fénéants qui demandent l'aumône, & des marionettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention comme vous voyez ; & ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le dévelopement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé

qu'il en est ainsi dans une République de fourmis ; nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles on l'air de courir au hazard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux sur-tout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves, & qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des Nègres. Il est bien comique, il triomphe en s'égayant sur nôtre injustice.

A.

Nous n'avons pas à la vérité le droit naturel d'aller garotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri. Mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ?

être ! je l'ai acheté, il m'appartient; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons nous mieux nos soldats? N'ont-ils par perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? La seule différence entre le nègre & le guerrier, c'est que, le guerrier coute bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cent écus au moins, & un beau soldat en coute à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné, l'un & l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même; & le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, & de la passer avec sa négresse & ses négrillons.

B.

Quoi! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté qui n'a point de prix?

A.

Tout a son tarif: tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécile; mais ne dites pas que je suis un coquin.

Il me ſemble que Grotius (Liv. II. chap. V.) aprouve fort l'eſclavage ; il trouve même la condition d'un eſclave beaucoup plus avantageuſe que celle d'un homme de journée qui n'eſt pas toujours sûr d'avoir du pain.

Mais Monteſquieu regarde la ſervitude comme une eſpèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais Citoyen libre qui veut des eſclaves ; & un Français qui n'en veut point, il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je ſupoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un Eſpagnol m'a bleſſé ; je ſuis prêt à le tuer ; il me dit, brave Anglais ne me tue pas, & je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail, & d'oignons ; il me lit les ſoirs Don Quichotte à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela s'il vous plait ? Si je me rends à un Eſpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'Empereur Juſtinien.

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même

qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B.

Il est vrai qu'il le dit (*), & qu'il cite le Capitaine Jean Perri dans l'état présent de la Russie ; mais il cite à son ordinaire. Jean Perri dit précisément le contraire (†) Voici ses propres mots, *Le Czar a ordonné que personne ne se dirait à l'avenir son esclave, son Golup ; mais seulement Raab qui signifie sujet. Il est vrai que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, car il est encor aujourd'hui esclave.* En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres apartenantes aux Boyards ou aux Prêtres sont esclaves. Si l'Impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel.

Au reste à la honte de l'humanité les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas Citoyens des grandes Villes sont encor esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs Provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la

(*) Liv. XV. Chap. VI.
(†) Pag. 228.

Franche Comté, dans le quart de la Bourgogne; & ce qu'il y a de contradictoire, c'est, qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel Evêque qui n'a guères que des serfs de glêbe de main morte, dans son territoire. Telle est l'humanité, telle est la charité Chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les Religieux, Chevaliers de Malthe que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères Chrétiennes.

A.

Par ma foi si des Evêques, & des Religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il serait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'Abbé de St. Pierre sera signée par le grand Turc & par toutes les Puissances, & qu'on aura bâti la Ville d'Arbitrage auprès du trou qu'on vouloit percer jusqu'au centre de la terre pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEU-

NEUVIEME ENTRETIEN,

DES ESPRITS SERFS.

B.

SI vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits?

A.

Entendons nous s'il vous plait. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le négre qui se vend est un fou, & que le père négre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce négre & de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt, est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, & je n'exige pas de lui plus de reconnoissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine si je veux qu'il me serve. Je suis

avec mon cheval à peu près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim & d'un estomac, & qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et si votre esclave vous est inutile ?

A.

Je lui donnerai sa liberté sans contredit dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'esclavage de l'esprit comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appellez-vous esclavage de l'esprit ?

B.

J'entends cet usage où l'on est, de plier l'esprit de nos enfants comme les femmes Caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous mêmes ; de leur faire croire ces sottises, dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une

nation idiote, pusillanime, & barbare; d'instituer enfin des loix qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, & même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, & faire d'Agnès une imbécile afin de jouïr d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles loix en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon Isle après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances & les loix à l'abri desquelles on jouït de sa fortune, de sa liberté, & de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non sans doute; & il faut punir le séditieux téméraire; mais parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais arguments. On vole dans les ruës, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises

& des injures, faut-il défendre de parler ? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques & à ses périls ; c'est la seule maniére de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculément, elle vous sifle ; si séditieusement, elle vous punit ; si sagement & noblement, elle vous aime, & vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces Unies ; elle l'est enfin dans la Suéde qui nous imite : elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne !

A.

J'aurais dressé un autel à Ciceron & à Tacite, gens de Rome l'ancienne. Je serais monté sur cet autel ; & le chapeau de Brutus sur la tête, & son poignard à la main ; j'aurais rappellé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus. J'aurais rétabli le Tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmire & de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des Inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'Amiral Black. Envoyé par Cromwel pour signer un traité avec Jean de Bragance Roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez moi faire, lui dit Black, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de ce moine était sur le Tage vis-à-vis notre flotte. L'Amiral lui lache une bordée à boulets rouges ; l'Inquisiteur vient lui demander pardon & signe le traité à genoux. L'Amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les Inquisi-

teurs, de tyranniser les ames & de bruler les corps; comme les Persans, & ensuite les Grecs & les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme; & comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain?

C.

Vous me ferez plaisir; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot & poltron.

D.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, & qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour & cent coups de fouët.

DI.

DIXIEME ENTRETIEN,

SUR LA RELIGION.

C.

PUisque vous croyez que le partage du brave homme eſt d'expliquer librement ſes penſées, vous voulez donc qu'on puiſſe tout imprimer ſur le gouvernement & ſur la religion?

A.

Qui garde le ſilence ſur ces deux objets, qui n'oſe regarder fixement ces deux poles de la vie humaine, n'eſt qu'un lâche. Si nous n'avions pas ſû écrire, nous aurions été oprimés par Jacques ſecond & par ſon Chancelier Jeffreys; & Milord de Kenterbury nous ferait donner le fouët à la porte de ſa Cathédrale. Notre plume fut la premiére arme contre la tyrannie, & notre épée la ſeconde.

C.

Quoi! écrire contre la religion de ſon pays!

B.

Eh vous n'y penſez pas, Mr. C, ſi les pre-

miers Chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'Empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur; ils firent l'Evangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Edesse, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénéque, & les prophéties des Sibylles en acrostiches, & le Symbole des douze Apôtres, & le Testament des douze Patriarches, & le livre d'Enoch, & cinq ou six apocalypses, & de fausses constitutions Apostoliques &c. &c. Que n'écrivirent ils point? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue?

C.

Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse : mais j'y veux du ménagement comme dans la conversation des honnêtes gens; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A.

Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société; mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine, (car c'est de quoi chaque

nation se pique) cent mille volumes lancés contre elle, ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelottes de neige n'ébranleront des murailles d'airain; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez; comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possedent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure & simple, si par hazard des Mages & des Bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des loix sacrées, des mystères impertinents à la morale divine des Zoroastre & des Confutzée; le genre humain ne doit-il pas des graces à ceux qui nettoyeraient le Temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées?

B.

Vous me paraissez bien savant; quels sont donc ces préceptes de Zoroastre & de Confutzée?

A.

Confutzée ne dit point *ne fais pas aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit.*

Il dit, *fais ce que tu veux qu'on te fasse, oublie les*

injures & ne te souviens que des bienfaits. Il fait un devoir de l'amitié & de l'humilité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre qui comprend ce que la morale a de plus épuré, & qui est justement le contraire du fameux probabilisme des Jésuites. *Quand tu seras en doute si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi de la faire.*

Nul Moraliste, nul Philosophe, nul Législateur n'a jamais rien dit, ni pû dire qui l'emporte sur cette maxime. Si après cela, des Docteurs Persans ou Chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu, & à la doctrine de la vertu, des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât que de certains aliments en l'honneur de Zoroastre & de Confutzée, s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de famille de ces deux grands hommes; s'ils ont disputé trois cent ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des ames dévotes; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces ames

peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour sontenir leurs inventions par le fer & par les flammes ; il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a donc écrit en faveur de la Religion naturelle & divine ; contre les détestables abus de la Religion sophistique ; a été le bienfaicteur de sa patrie.

C.

Souvent ces bienfaicteurs ont été mal récompensez. Ils ont été cuits ou empoisonnés ; ou ils sont morts en l'air ; & toute réforme a produit des guerres.

A.

C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres Religieuses depuis que les gouvernements ont été assez sages pour réprimer la Théologie.

B.

Je voudrais pour l'honneur de la raison ; qu'on l'abolît au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un Curé qui tient régistre des naissances & des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix

dans les familles ; mais à quoi sont bons des Théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien sçû qu'un Ange est infini, *Secundum quid*, que Scipion & Caton sont damnés pour n'avoir pas été Chrétiens, & qu'il y a une différence essentielle entre Catégorématique, & Sincatégorématique ?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que les *parties irascibles & concupiscibles ne sont pas parties de l'apétit intellectuel.* Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, & cinq cent mille hommes les étudient !

Les Théologiens ont longtems recherché, si Dieu peut être citrouille & scarabé ; si quand on a reçu l'Eucharistie, on la rend à la garderobe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe dans des pays qui ont produit de grands hommes ; c'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois, que notre grand mal, est de ne pas savoir encor à quel point nous sommes au dessous des Hottentots sur certaines matiéres.

Nous

Nous avons été plus loin que les Grecs & les Romains dans plusieurs arts, & nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encor que de la fange.

Qui le croirait ? un fou après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots & sa marotte en cérémonie, il se pavane, il décide ; & c'est cette école de Bedlam qui mêne aux honneurs & aux richesses ; que dis-je ? Thomas & Bonaventure ont des autels, & ceux qui ont inventé la charuë, la navette, le rabot & la scie sont inconnus ?

A.

Il faut absolument qu'on détruise la théologie comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale & la chambre étoilée.

C.

Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, & n'y laissons que les rossignols ; conservons l'utile & l'agréable, c'est là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est degoutant & vénimeux, je consens qu'on l'extermine.

A.

Une bonne religion honnête, mort de ma vie, bien établie par acte de Parlement, bien dépendante du Souverain, voilà ce qu'il nous faut, & tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres & tolérants.

C.

Je lisais l'autre jour un poëme français sur la grace, poëme Didactique, & un peu soporatif : attendu qu'il est monotone. Ce poëme s'appelle *la grace*. L'auteur en parlant de l'Angleterre à qui la grace de Dieu est refusée. (quoique vôtre Monarque se dise Roi par la grace de Dieu tout comme un autre) l'auteur dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats.

Cette Isle de Chrêtiens féconde pépiniére,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumiére,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions....
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle!

La France eſt aujourd'hui ton Royaume fidèle.

A.

Voilà un plaiſant original avec ſa pépiniére & ſes rayons *clairs !* un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres; en quoi s'il vous plaît, la France eſt-elle le Royaume *fidèle de la doctrine éternelle ?* Eſt-ce dans le temps qu'une Bulle ridicule fabriquée à Paris dans un collège de Jéſuites, & ſcellée à Rome par un collège de Cardinaux a diviſé toute la France & fait plus de priſonniers & d'exilés qu'elle n'avait de ſoldats ? O le Royaume fidèle !

Que l'Egliſe Anglicane réponde, ſi elle veut, à ces rimeurs de l'Egliſe Gallicane, pour moi je ſuis sûr que perſonne ne regretera parmi nous, *ce temps jadis où brillait tant de lumière.* Etait-ce quand les Papes envoyaient chez nous des Légats donner nos bénéfices à des Italiens, & impoſer des décimes ſur nos biens pour payer leurs filles de joye ? Etait-ce quand nos trois Royaumes fourmillaient de moines & de miracles ? ce plat poëte eſt un bien mauvais

citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs*, pour qu'elle apperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les Gallicans envoyent vingt mille livres sterlings à Rome toutes les années, & que les Anglicans qui payaient autrefois le denier de St. Pierre étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B.

C'est très-bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non seulement de ceux qui ont brisé ce joug; mais encor de ceux qui le portent.

A.

Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par dégrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, & qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'Univers! Il est temps que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une académie des sciences obligée de se conformer

à la décision d'une congrégation du St. Office.

La Théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles & quelquefois les Etats. Elle seule fait les athées ; car le grand nombre des petits théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est selon la signification du mot, la science de Dieu ; or les polissons qui ont profané cette science, ont donné de Dieu des idées absurdes, & de là ils concluent que la Divinité est une chimère ; parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fiévre, ni faire diéte dans le pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins. C'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidents de la Chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorants que ces petits Théologiens, disent, voilà des Bacheliers & des licentiés qui ne croient pas en Dieu ; pourquoi y croirions-nous ?

Mes amis, une fausse science fait les athées ;

une vraye ſcience proſterne l'homme devant la Divinité. Elle rend juſte & ſage celui que la théologie a rendu inique & inſenſé. Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau; & j'en ai fait ma profeſſion de foi.

B.

En vérité, c'eſt celle de tous les honnêtes-gens.

ONZIEME ENTRETIEN,

DU DROIT DE LA GUERRE.

B.

NOus avons traité des matiéres qui nous regardent tous de fort près; & les hommes ſont bien inſenſés d'aimer mieux aller à la chaſſe, ou jouer au piquet que de s'inſtruire ſur des objets ſi importans. Notre premier deſſein était d'approfondir le droit de la guerre & de la paix, & nous n'en avons pas encor parlé.

A.

Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B.

Vous m'embarraſſez ; mais enfin de Groot, ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cens auteurs Grecs ou Latins, & même des auteurs Juifs.

A.

Croyez-vous que le Prince Eugène, & le Duc de Marlboroug l'euſſent étudié quand ils vinrent chaſſer les Français de cent lieues de pays ? le droit de la paix je le connais aſſez ; c'eſt de tenir ſa parole, & de laiſſer tous les hommes jouïr des droits de la nature ; mais pour le droit de la guerre, je ne ſais ce que c'eſt. Le code du meurtre me ſemble une étrange imagination. J'eſpère que bientôt on nous donnera la juriſprudence des voleurs de grand chemin.

C.

Comment accorderons-nous donc cette horreur ſi ancienne, ſi univerſelle de la guerre, avec des idées du juſte & de l'injuſte ? avec cette bienveillance pour nos ſemblables que nous prétendons être née avec nous ? avec le to Kalon, le beau & l'honnête ?

B.

N'allons pas ſi vîte. Ce crime qui conſiſte

à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandiére, n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les Brames & les Quakres n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang; & je n'ai point lu que la République de San Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à-peu-près autant de terrein qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus & de l'Hidaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les exterminer l'Evangile à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne, lorsqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, & les enfans sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A.

Comme les Médecins rendent raison de la peste, des deux véroles & de la rage. Ce sont

des maladies attachées à la conftitution de nos organes. On n'eft pas toujours attaqué de la rage & de la pefte ; il fuffit fouvent qu'un Miniftre d'Etat enragé ait mordu un autre Miniftre pour que la rage fe communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C.

Mais quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaiffez-vous pour la guerre ?

A.

Je n'en connais que deux dont la Tragédie s'eft emparée. La crainte & la pitié. La crainte nous oblige fouvent à faire la paix, & la pitié que la nature a mife dans nos cœurs comme un contrepoifon contre l'héroïfme carnaffier fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même eft d'ufer envers eux de miféricorde, afin qu'ils fervent fans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je fais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait fentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations fubjuguées. A cela je n'ai autre chofe à répondre que ce vers d'une Tragédie intitulée Spartacus, compofée par un Français qui penfe profondément.

La loi de l'Univers eft malheur aux vaincus.

J'ai dompté un cheval : si je suis sage je le nourris bien, je le caresse, & je le monte ; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C.

Cela n'est pas consolant : car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais vous l'avez été par les Romains, par les Saxons & les Danois ; & ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs : une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'Univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main & un code dans l'autre ; ils n'ont fait des loix qu'après la victoire ; c'est-à-dire après la rapine ; & ces loix, ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez vous, si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses loix ?

A.

Je ne dirais rien ; je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait je

n'aurais rien à repliquer : s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre, celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B.

Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre, point de droit des gens ?

A.

J'en suis fâché ; mais il n'y en a point d'autres que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les Rois, tous les Ministres pensent comme moi ; & c'est pourquoi, douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en tems de paix

Qu'un Prince licentie ses troupes, qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines, & qu'il passe son tems à lire Grotius, vous verrez, si dans un an ou deux, il n'aura pas perdu son Royaume.

C.

Ce sera une grande injustice.

A.

D'accord.

B.

Et point de remède à cela ?

A.

Aucun, sinon de se mettre en état d'être

aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition, alors les chiens d'égale force montrent les dents, & ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proye.

C.

Mais les Romains, les Romains ces grands Législateurs !

A.

Ils faisaient des loix, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle ; mais quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand César, le mari de tant de femmes, & la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille Citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple ; ensuite quand toute la nation est bien aprivoisée, viennent les loix, & les beaux réglemens. On bâtit des cirques, des amphitéatres ; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, & les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B.

On dit pourtant que dans la guerre il y

a des loix qu'on observe. Par exemple on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ses morts. On stipule qu'on ne se battra pas dans un certain endroit. On accorde une capitulation à une Ville assiégée; on lui permet de racheter ses cloches. Ou n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue. Vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains; & s'il meurt vous le faites enterrer.

A.

Ne voyez vous pas que ce sont là les loix de la paix, les loix de la nature, les loix primitives qu'on exécute réciproquement! La guerre ne les a pas dictées; elles se font entendre malgré la guerre; & sans cela les trois quarts du globe ne serait qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés & près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain; appellerez-vous cet accord une loi du barreau? Si une horde de Théologiens allant faire bruler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent hérétiques, apprend

que le lendemain le parti hérétique les fera bruler à son tour, s'ils font grace afin qu'on la leur fasse; direz-vous que c'est là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature & l'intérêt malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre. Le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin & l'intérêt qui l'arrête. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre; & que la nature guérit à la longue.

C.

Quoi! vous n'admettez donc point de guerre juste?

A.

Je n'en ai jamais connu de cette espèce; cela me parait contradictoire & impossible.

B.

Quoi! lorsque le Pape Aléxandre VI. & son infame fils Borgia pillaient la Romagne, égorgeaient, empoisonnaient tous les Seigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces Monstres?

A.

Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monf-

tres qui faisaient la guerre ? Ceux qui se défendaient, la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C.

Vous vous moquez de nous. Deux Princes se disputent un héritage; leur droit est litigieux, leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide : alors cette guerre est juste des deux côtés.

A.

C'est vous qui vous moquez. Il est impossible phisiquement, que l'un des deux n'ait pas tort; & il est absurde & barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux Princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent; mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'Archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au Duc d'Anjou, & avant que le procès soit jugé, il en coute la vie à plus de quatre cent mille hommes. Je vous demande si la chose est juste?

B.

J'avoue que non. Il fallait trouver quel-

qu'autre biais pour accommoder le différent.

C.

Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation Espagnole disait, nous voulons le Duc d'Anjou; le Roi son grand père l'a nommé héritier par son testament, nous y avons souscrit, nous l'avons reconnu pour notre Roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivans & des morts est visiblement injuste.

B.

Fort bien. Mais si la nation se partage?

A.

Alors, comme je vous le disais, la nation & ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptomes durent douze ans jusqu'à ce que les enragés épuisés n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hazard, le mélange de bons & de mauvais succès, les intrigues, la lassitude ont éteint cet incendie, que d'autres hazards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance avaient allumée. La guerre est comme le Mont Vésu-

Vésuve ; ses éruptions engloutissent des villes ; & ses embrasemens s'arrêtent. Il y a des temps où les bêtes féroces descendues des montagnes dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C.

Quelle funeste condition que celle des hommes ?

A.

Celle des perdrix est pire ; les renards, les oiseaux de proye les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent, & cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, & se soucie très peu des individus.

B.

Vous êtes dur, & la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A.

Ce n'est pas moi qui suis dur ; c'est la destinée. Vos moralistes font très-bien de crier toujours, » misérables mortels soyez justes & » bienfaisants, cultivez la terre & ne l'ensanglantez pas. Princes, n'allez pas dévaster » l'héritage d'autrui, de peur qu'on ne vous » tue dans le vôtre ; restez chez vous, pauvres » gentillâtres, rétablissez votre masure ; tirez,

» de vos fonds le double de ce que vous en
» tiriez; entourez vos champs de hayes vives;
» plantez des meuriers; que vos sœurs vous
» fassent des bas de soye; améliorez vos vignes;
» & si des peuples voisins veulent venir boire
» votre vin malgré vous, défendez-vous avec
» courage; mais n'allez pas vendre votre sang
» à des Princes qui ne vous connaissent pas,
» qui ne jetteront jamais sur vous un coup
» d'œil, & qui vous traitent comme des
» chiens de chasse qu'on mene contre le san-
» glier, & qu'on laisse ensuite mourir dans
» un chenil.

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas, & brigueront l'honneur d'être lieutenants de houzards.

Pour les autres moralistes à gages que l'on nomme Prédicateurs, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, & au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé & sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonent à prouver des mystères dont ils

n'ont pas la plus légère idée. Mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infame friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire ces bons Prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre: & leurs confrères chantent pour de l'argent des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe & argumentant Bourdaloue, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons, je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant & doux Massillon en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait à la vérité quelques voeux pour la paix; mais il permet l'ambition. » Ce désir, dit-il, de voir » vos services récompensés, s'il est modéré, » s'il ne vous porte pas à vous frayer des » routes d'iniquité pour parvenir à vos fins, » n'a rien dont la morale chrétienne puisse être

» blessée «. Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au devant du régiment de Catinat. » O mon Dieu, faites le précéder tou» jours de la victoire & de la mort; répandez » sur ses ennemis les esprits de terreur & de » vertige «. J'ignore si la victoire peut précéder un régiment & si Dieu répand des esprits de vertige; mais je sais que les Prédicateurs Autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'Empereur, & que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

Les Prédicateurs Juifs allèrent encore plus loin. On voit avec édification les prières humaines dont leurs psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfans à la mammelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé; & les Juifs pour prix de leurs psaumes furent toujours vaincus & esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les Prêtres ont toujours prêché le carnage, depuis un Aaron qu'on prétend avoir été Pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au Prédicant Jurieu prophête d'Amsterdam.

Les négocians de cette Ville aussi sensés que ce misérable était fou, le laissaient dire & vendaient leur gérofle, & leur canelle. . . .

C.

Et bien, n'allons point à la guerre, ne nous faisons point tuer au hazard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appellés conquérants.

DOUZIEME ENTRETIEN.

DU CODE DE LA PERFIDIE.

B.

Et du droit de la perfidie qu'en dirons-nous ?

A.

Comment par St. George! Je n'avais jamais entendu parler de ce droit là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du Chrétien ?

B.

Je le trouve par tout. La premiere chose

que fait Moyse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert? Cette perfidie n'est à la vérité accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très renommées. Celle du patriarche Jacob envers son beau-père & son frère, ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David qui s'étant associé quatre cent coquins perdus de dettes & de débauche, & ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Akis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfans des villages qui étaient sous la sauve-garde de ce roitelet; & lui faisait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes & les petits garçons apartenants au roitelet Saül. Vive sur-tout sa perfidie envers le bon homme Uriah! Vive celle du sage Salomon inspiré de Dieu qui fit massacrer son frère Adonias après avoir juré de lui conserver la vie!

Nous avons encor des perfidies très renom-

nées de Clovis, premier Roi Chrétien des Francs, qui pouraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime sur-tout sa conduite envers les assassins d'un Rinomer, Roi du Mans (suposé qu'il y ait jamais eu un Royaume du Mans. Il fit marché avec de brave assassins pour tuer ce Roi par derrière, & les paya en fausse monnoye. Mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour ratraper sa monnoye de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des Princes, qui tous ont bâti des Eglises, & fondé des monastères.

Or, l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain; car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur?

A.

Il m'importe fort peu que Clovis & ses pareils ayent été oints; mais je vous avoue que je souhaiterais pour l'édification du genre humain qu'on jettat dans le feu toute l'histoire civile & ecclésiastique. Je n'y vois guères que les Annales des crimes; & soit que

ces monstres ayent été oints ou ne l'ayent pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'histoire du grand Shisme d'occident. Je voyais une douzaine de Papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tiburn. Et puisque la Papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long & si vaste de tous les crimes, puisque les Archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C.

Oui, je conçois que le Roman vaudrait mieux. On y est maître du moins de feindre des exemples de vertu. Mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse & honnête dans tout son Roman monotone de l'Iliade. J'aimerais beaucoup mieux le Roman de Télemaque s'il n'était pas tout en digressions & en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau du Télemaque concernant la perfidie sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce Roman au livre XX, Adraste Roi des Dauniens ravit

la femme d'un nommé Dioſcore. Ce Dioſcore ſe réfugie chez les Princes Grecs, & n'écoutant que ſa vengeance il leur offre de tuer le raviſſeur leur ennemi. Télemaque inſpiré par Minerve leur perſuade de ne point écouter Dioſcore & de le renvoyer pieds & poings liés au Roi Adraſte. Comment trouvez-vous cette déciſion du vertueux Télémaque ?

A.

Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve c'était Tiſiphone qui l'inſpirait. Comment ! renvoyer ce pauvre homme afin qu'on le faſſe mourir dans les tourments, & qu'Adraſte reſſemble en tout à David qui jouïſſait de la femme en faiſant mourir le mari ! L'onctueux Auteur du Télémaque n'y penſait pas. Ce n'eſt point là l'action d'un cœur généreux, c'eſt celle d'un méchant & d'un traître. Je n'aurais point accepté la propoſition de Dioſcore, mais je n'aurais pas livré cet inforuné à ſon ennemi. Dioſcore était fort vindicatif à ce que je vois, mais Télemaque était un perfide.

B.

Et la perfidie dans les traités l'admettez-vous ?

C.

Elle eſt fort commune, je l'avoue. Je ſe-rais bien embarraſſé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Cartaginois, de Louis XI. le Très-Chrétien ou de Ferdinand le Catholique &c. &c. &c. &c. &c. Mais je demande s'il n'eſt pas permis de friponner pour le bien de l'Etat.

A.

Il me ſemble qu'il y a des friponneries ſi adroites que tout le monde les pardonne. Il y en a de ſi groſſiéres qu'elles ſont univerſellement condamnées. Pour nous autres Anglais nous n'avons jamais attrapé perſonne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adreſſez-vous aux Italiens du quinziéme & du ſeiziéme ſiècle.

Le vrai politique eſt celui qui joue bien & qui gagne à la longue. Le mauvais politique eſt celui qui ne ſait que filer la carte, & qui tôt ou tard eſt reconnu.

B.

Fort bien, & s'il n'eſt pas découvert, ou s'il ne l'eſt qu'après avoir gagné tout nô-

tre argent, & lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C.

Je crois que ce bonheur est rare ; & que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B.

Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto ?*

A.

Parbleu allez demander cela à des Casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la Chambre des Communes, j'opinerais (Dieu me pardonne) pour l'empoisonner lui-même malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cent Sénateurs, & même dans trois cent mille ? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C.

Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

TREIZIEME ENTRETIEN.

QUE TOUT ÉTAT DOIT ETRE INDÉPENDANT.

B.

APrès avoir parlé du droit de tuer & d'empoisonner en tems de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en tems de paix.

Premiérement comment les Etats soit Républicains, soit Monarchiques se gouverneront-ils ?

A.

Par eux-mêmes apparemment sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composez d'imbéciles & de lâches.

C.

Il était donc bien honteux que l'Angleterre fut vassale d'un Légat à *Latere*, d'un Légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre Roi Jean à genoux devant lui ; & qui en reçut foi & hommage lige au nom de l'Evêque de Rome

Innocent III., Vice-Dieu, serviteur des serviteurs de Dieu le 15 May, veille de l'Ascension 1213.?

A.

Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B.

Eh mon Dieu, Monsieur C, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de Royaume en Europe que l'Evêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble & sainte puissance. Le Vice-Dieu Stephanus ôta le Royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, comme le dit votre Eginard lui-même, si les écrits de cet Eginard n'ont pas été falsifiés par les moines comme tant d'autres écrits, & comme je le soupçonne.

Le Vice-Dieu Sylvestre donna la Hongrie au Duc Etienne, en l'an 1001. pour faire plaisir à sa femme Gizele qui avait beaucoup de visions.

Le Vice-Dieu Innocent IV. en 1247, donna le Royaume de Norvège à un bâtard nommé Haquin, que ledit Pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'ar-

gent. Et ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norvège : il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les Rois de Castille, d'Arragon & de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au Vice-Dieu ? On sait combien d'Empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une Bulle ; non seulement vous dis-je, le serviteur de Dieu a donné tous les Royaumes de la communion Romaine sans exception ; mais elle en a retenu le domaine suprême, & le domaine utile ; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encor aujourd'hui suzerain du Royaume de Naples ; on lui en fait un hommage-lige depuis sept cens ans. Le Roi de Naples, ce descendant de tant de Souverains lui paye encor un tribut. Le Roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul Roi vassal ; & de qui ! juste ciel !

A.

Je lui conseille de ne l'être pas longtemps.

C.

Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les Princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au devant du joug qu'on leur présentait ?

B.

La raison en est fort naturelle. Les Rois & les Barons ne savaient ni lire ni écrire, & la Cour Romaine le savait : cela seul lui donna cette prodigieuse supériorité dont elle retient encor de beaux restes.

C.

Et comment des Princes & des Barons qui étaient libres, ont-ils pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs ?

A.

Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, & les jongleurs savaient gouverner. Mais lorsqu'enfin les Barons ont apris à lire & à écrire, lorsque la lépre de l'ignorance a diminué chez les Magistrats & chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait leché la poussiére ; la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs ;

au lieu d'hommage ; l'autre moitié qui lui baise encor les pieds, lui lie les mains ; du moins c'est ainsi que j'ai lu dans une histoire qui quoique contemporaine est vraie & philosophique. Je suis sûr que si demain le Roi de Naples & de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être l'homme-lige du Pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, & de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B.

Il en est en droit ; car ce n'est pas le Pape qui lui a donné le Royaume de Naples. Si des meurtriers Normands pour colorer leur usurpations, & pour être indépendans des Empereurs auxquels ils avaient fait hommage se firent oblats de la sainte Eglise ; le Roi des deux Siciles, qui descend de Hugues Capet en ligne droite ; & non de ces Normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le Roi de France n'a qu'à dire un mot ; & le Pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne payera plus d'annates à Rome ; on n'y achetera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa niéce ; je vous réponds

réponds que les Tribunaux de France appellés Parlements, enrégiſtreront cet Edit ſans remontrances.

On ne connait pas ſes forces. Qui aurait propoſé il y a cinquante ans de chaſſer les Jéſuites de tant d'Etats Catholiques aurait paſſé pour le plus viſionnaire des hommes. Ce coloſſe avait un pied à Rome, & l'autre au Paraguay: il couvrait de ſes bras mille Provinces, & portait ſa tête dans le Ciel. J'ai paſſé & il n'était plus.

Il n'y a qu'à ſoufler ſur tous les autres moines, ils diſparaitront ſur la face de la terre.

A.

Ce n'eſt pas nôtre intérêt que la France ait moins de moines & plus d'hommes; mais j'ai tant d'averſion pour le froc, que j'aimerais encor mieux voir en France des revues que des proceſſions. En un mot en qualité de citoyen je n'aime point à voir des citoyens qui ceſſent de l'être, des ſujets qui ſe font ſujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de Patrie. Je veux que chaque état ſoit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtemps aveugles, enſuite borgnes, & qu'ils commencent à jouir de deux yeux. A qui en

a-t-on l'obligation? A cinq ou ſix oculiſtes qui ont paru en divers tems.

B.

Oui mais le mal eſt qu'il y a des aveugles qui veulent battre les Chirurgiens empreſſez à les guérir.

A.

Eh bien, ne rendons la lumiére qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

QUATORZIEME ENTRETIEN,

DE LA MEILLEURE LEGISLATION.

C.

De tous les Etats quel eſt celui qui vous paraît avoir les meilleures loix, la juriſprudence la plus conforme au bien général, & au bien des particuliers?

A.

C'eſt mon pays ſans contredit. La preuve en eſt que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *nôtre heureuſe Conſtitution*, & que dans preſque tous les autres Royaumes on en ſouhaite une autre. Nôtre juriſpruden-

te criminelle eſt équitable & n'eſt point barbare : nous avons aboli la torture contre laquelle la voix de la nature s'elève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, & de ſauver un coupable robuſte, a fini avec nôtre infâme Chancelier Jeffreys, qui employait avec joye cet uſage infernal ſous le Roi Jacques II.

Chaque accuſé eſt jugé par ſes Pairs ; il n'eſt réputé coupable que quand ils ſont d'accord ſur le fait : c'eſt la loi ſeule qui le condamne ſur le crime avéré & non ſur la ſentence arbitraire des Juges. La peine capitale eſt la ſimple mort, & non une mort accompagnée de tourments recherchés. Etendre un homme ſur une croix de St. André, lui caſſer les bras & les cuiſſes, & le mettre en cet état ſur une roue de caroſſe, nous paraît une barbarie qui offenſe trop la nature humaine. Si pour les crimes de haute trahiſon on arrache encor le cœur du coupable après ſa mort, c'eſt un ancien uſage de Cannibale, un appareil de terreur qui effraye le ſpectateur ſans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tour-

ments à la mort : on ne refuſe point comme ailleurs un conſeil à l'accuſé : on ne met point un témoin qui a porté trop légérement ſon témoignage dans la néceſſité de mentir en le puniſſant s'il ſe retracte. On ne fait point dépoſer les témoins en ſecret, ce ſerait en faire des délateurs. La procédure eſt publique. Les procès ſecrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécile barbarie de punir des indécences du même ſupplice dont on punit les parricides. Cette cruauté auſſi ſotte qu'abominable eſt indigne de nous.

Dans le civil c'eſt encor la ſeule loi qui juge ; il n'eſt pas permis de l'interprêter ; ce ſerait abandonner la fortune des Citoyens au caprice, à la faveur, & à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui ſe préſente alors on ſe pourvoit à *la Cour d'équité* par devant le Chancelier & ſes aſſeſſeurs ; & s'il s'agit d'une choſe importante on fait pour l'avenir une nouvelle loi en Parlement, c'eſt-à-dire dans les Etats de la nation aſſemblés.

Les plaideurs ne ſollicitent jamais leurs Juges ; ce ſerait leur dire, je veux vous ſéduire. Un juge qui recevrait une viſite d'un

plaideur ſerait deshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule, qui flatte la vanité d'un Bourgeois. Auſſi n'ont-ils point acheté le droit de juger: on ne vend point chez nous une place de Magiſtrat comme une métairie; ſi des membres du Parlement vendent quelquefois leurs voix à la Cour, ils reſſemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs & qui ne le diſent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres & les fruits de la terre; tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de Conſeiller au ban du Roi qu'on nomme Parlement, & de Préſident qu'on nomme à mortier; preſque toutes les places & les dignités ſe vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le Chancelier de France eſt tiré ſouvent du corps des Conſeillers d'Etat; mais pour être Conſeiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de Maîtres des Requêtes. Un régiment n'eſt point le prix des ſervices, c'eſt le prix de la ſomme que les parents d'un jeune homme ont dépoſée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des loix qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire sinon les graces que le Roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre Citoyen, la loi le venge; le Ministre est incontinent condamné à l'amande envers le Citoyen & il la paye.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entiére. L'art admirable de l'Imprimerie est dans notre Isle aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent: ces deux partis veillent l'un sur l'autre; & se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique: nous avons des querelles; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C.

Votre Gouvernement est un bel ouvrage; mais il est fragile.

A.

Nous lui donnons quelquefois de rudes coups; mais nous ne le cassons point.

B.

Conservez ce précieux monument que l'intelligence & le courage ont élevé: il vous a trop couté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre: Le meilleur Gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais croyez moi; arrangez vous avec vos colonies, & que la mère & les filles ne se battent pas!

QUINZIEME ENTRETIEN.

DES ABUS.

C.

ON dit que le monde n'eſt gouverné que par des abus. Cela eſt-il vrai?

B.

Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus & moitié uſages tolérables chez les nations policées, moitié malheur & infortune, de même que ſur la mer on trouve un partage aſſez égal de tempêtes & de beau tems pendant l'année. C'eſt ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter, & la ſecte des Manichéens.

A.

Pardieu ſi Jupiter à eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, & celui du bien fut à peine un cartaud. Il y a tant d'abus dans ce monde que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appellait comme d'abus ſix fois par ſemaine pendant toute l'année, au banc du Roi qu'ils nomment Parlement.

B.

Oui, mais à qui appellerons nous des abus qui régnent dans la conſtitution de ce monde ?

N'eſt-ce pas un abus énorme que tous les animaux ſe tuent avec acharnement les uns les autres pour ſe nourrir, que les hommes ſe tuent beaucoup plus furieuſement encore ſans avoir ſeulement l'idée de manger ?

C.

Ah! pardonnez moi, nous nous faiſions autrefois la guerre pour nous manger. Mais à la longue toutes les bonnes inſtitutions dégénérent.

B.

J'ai lû dans un livre que nous n'avons l'un portant l'autre qu'environ vingt-deux ans à vivre; que de ces vingt-deux ans ſi vous retranchez le tems perdu du ſommeil & le tems que nous perdons dans la veille, il reſte à peine quinze ans clair & net; que ſur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance qui n'eſt qu'un paſſage du néant à l'exiſtence, & que ſi vous retranchez encor les tourments du corps, & les chagrins de ce qu'on appelle ame, il ne reſte pas trois ans

franc & quite pour les plus heureux, & pas six mois pour les autres. N'eſt-ce pas là un abus intolérable ?

A.

Eh que diable en conclurez-vous ? ordonnerez vous que la nature ſoit autrement faite qu'elle ne l'eſt ?

B.

Je le déſirerais du moins.

A.

C'eſt un ſecret ſûr pour abréger encor vôtre vie.

C.

Laiſſons là les pas de clerc qu'a faits la nature, les enfans formés dans la matrice pour y périr ſouvent & pour donner la mort à leur mère, la ſource de la vie empoiſonnée par un vénin qui s'eſt gliſſé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la variole qui décime le genre humain, la peſte toujours ſubſiſtante en Afrique, les poiſons dont la terre eſt couverte & qui viennent d'eux-mêmes ſi aiſément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables. Ne parlons que des abus que nous avons introduits nous mêmes,

B.

La liste serait longue dans la societé perfectionnée. Car sans compter l'art d'assassiner réguliérement le genre humain par la guerre dont nous avons déja parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtements & le pain à ceux qui sément le bled & qui préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entiére dans les coffres de cinq ou six cent personnes, l'art de faire tuer publiquement en cérémonie avec une demi feuille de papier ceux qui vous ont déplu, comme une Maréchale d'Ancre, un Maréchal de Marillac, un Duc de Sommerset, une Marie Stuard; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associes quand il ne peut avoir eu d'associés, les buchers allumés, les poignards éguisés, les échaffauts dressés pour des arguments en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtems qu'Esdras, si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A.

Tout celà est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en

Angleterre, & commençent à être fort mitigés chez les autres nations.

B.

Je l'avoue; mais pourquoi les hommes ſont-ils un peu meilleurs & un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du tems d'Aléxandre VI. de la St. Barthelemi & de Cromwel ?

C.

C'eſt qu'on commence à penſer, à s'éclairer & à bien écrire.

A.

J'en conviens; la ſuperſtition excita les orages & la philoſophie les appaiſe.

SEIZIEME ENTRETIEN, SUR DES CHOSES CURIEUSES.

B.

A Propos Monsieur A, & croyez vous le monde bien ancien?

A.

Monsieur B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B.

Celà peut se soutenir par voye d'hipotèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle. Or de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C.

Les hipotèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la bible.

A.

Sans doute, & nous pensons tout trois dans le fond en l'an de grace 1760, que

depuis la création du monde qui fut faite de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la vulgate, 2309 ans selon le texte Samaritain; & 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appellons des septante. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam & Eve nôtre père & nôtre mère, Abel, Caïn, Seth, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde Juive, qui tint le cas secret, jusqu'à-ce que les Juifs d'Aléxandrie s'avisassent sous le premier & le second des Ptolomées, de traduire fort mal en Grec leurs rapsodies absolument inconnues jusques là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, & encor chez la plus méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs & les Romains, n'avaient jamais entendu parler d'Adam ni d'Eve.

B.

Il y a bien pis: c'est que Sanconiaton qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place Moyse, & qui a fait une Genèse

à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam, ni de cette Eve. Il nous donne des parents tout différents.

C.

Sur quoi jugez vous, Monsieur B, que Sanconiaton vivait avant l'époque de Moyse?

B.

C'est que s'il avait été du temps de Moyse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr qui florissait très longtemps avant que la horde Juive eut acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue Phénicienne était la mère langue du païs; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtems; les livres Juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres (*) nommée Cariath-Sepher, c'est-à-dire ville des livres, appellée depuis Dabir. Certainement Sanconiaton aurait parlé de Moyse, s'il avait été son contemporain ou son puiné. Il n'est pas naturel qu'il eut omis dans son histoire les mirifiques avantures de Mosé ou Moyse, com-

(*) Juges, chap. 1er. ℣. 11.

me les dix playes d'Egypte, & les eaux de la mer ſuſpendues à droite & à gauche, pour laiſſer paſſer trois millions de voleurs fugitifs à pied ſec, leſquelles eaux retombèrent enſuite ſur quelques autres millions d'hommes qui pourſuivaient les voleurs. Ce ne ſont pas là de ces petits faits obſcurs & journaliers qu'un grave hiſtorien paſſe ſous ſilence. Sanconiaton ne dit mot de ces prodiges de Gargantua : donc il n'en ſavait rien ; donc il était antérieur à Moyſe, ainſi que Job qui n'en parle pas. Euſébe ſon abréviateur qui entaſſe tant de fables, n'eut pas manqué de ſe prévaloir d'un ſi éclatant témoignage.

A.

Cette raiſon eſt ſans replique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs ; aucune n'eut une coſmogonie qui eut le moindre raport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs ſont ſi nouveaux qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour ſignifier *Dieu*. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'*Adonaï* des Sidoniens, le nom de *Jehova* ou Hiao des Siriens. Leur opiniâtreté, leurs ſuperſtitions nouvelles, leur uſure conſacrée, ſont les ſeules choſes qui leur apartiennent

tiennent en propre. Et il y a toute aparence que ces polissons chez qui les noms de Géométrie & d'Astronomie furent toujours absolument inconnus, n'aprirent enfin à lire & à écrire que quand ils furent esclaves à Babilone. On a déja prouvé que c'est là qu'ils connurent les noms des Anges, & même le nom d'Israël, comme ce transfuge Juif Flavian Joseph l'avoue lui-même.

C.

Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs & toute différente?

A.

Cela est incontestable. Voyez le Shasta & le Védam des Indiens, les cinq King des Chinois, le Zend des premiers Persans, le Thaut ou Mercure trismegiste des Egyptiens; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de Marquis & de Barons dont l'Europe fourmille.

C.

Point d'Adam! Cela est bien triste. Tous nos Almanacs comptent depuis Adam.

A.

Ils compteront comme il leur plaira, les

Etrennes mignonnes ne ſont pas mes archives.

B.

Si bien donc que Monſieur A. eſt préadamite ?

A.

Je ſuis pré-ſaturnien, pré-oſirite, pré-bramite, pré-pandorite.

C.

Et ſurquoi fondez-vous votre belle hipotèſe d'un monde éternel ?

A.

Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne ſais ſi nous avons raiſonné, juſqu'ici bien ou mal; mais je ſais que nous avons raiſonné, & que nous ſommes tous les trois des êtres intelligens. Or des êtres intelligens ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, inſenſible: il y a certainement quelque différence entre les idées de Neuton & des crottes de mulet. L'intelligence de Neuton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous diſons qu'il y a un bon machiniſte, &

que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable, donc il y a dans le monde une admirable intelligence quelque part où elle soit. Cet argument est vieux, & n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivants sont composés de leviers, de poulies qui agissent suivant les loix de la Méchanique, de liqueurs que les loix de l'Hydrostatique font perpétuellement circuler; & quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des loix de la Mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaissait pas une de ces loix, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, & l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant Platon qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux pour ap-

peller Dieu l'éternel géomètre ; pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B.

Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du Christianisme ; tous les pères Grecs furent sans contredit Platoniciens. Mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A.

Allons pied à pied, s'il vous plait. Il y a une intelligence qui anime le monde : Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité qui nous environne & qui nous presse de tous côtés.

C.

J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, & que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons & tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment, la combinaison de cet Univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Venus, Mercure & la Terre, ne songeons d'abord qu'à la place ou ils sont, en

faisant abstraction de tout le reste, & voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hazards dans cette combinaison; c'est-à-dire, il n'y a que vingt-quatre contre un à parier, que ces astres se trouveront où ils sont, les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent quarante contre un à parier, que Jupiter, Mars, Venus, Mercure & notre Globe, seront placés où nous les voyons.

Ajoutez y enfin Saturne, il n'y aura que huit cent quarante hazards contre un, pour mettre ces six grosses planettes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en huit cent quarante jets, le seul mouvement a pu mettre ces six planettes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres sécondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvements, tous les êtres qui végétent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hazards; multipliez ce nombre

dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle infini, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est par le seul mouvement; donc, il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'Univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces Messieurs.

A.

Pardon, mon cher ami C; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons; la premiere c'est que dans cet Univers il y a des êtres intelligents, & que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement. La seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier, qu'une cause intelligente formatrice anime l'Univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois, Spinosa lui-même, admet cette intelligence. Pourquoi voulez vous aller plus loin que lui, & plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où Spinosa n'a pas osé descendre? Sentez-vous bien l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle

qui fait que le quarré d'une révolution d'une planette est toujours au quarré des révolutions des autres planettes, comme le cube de sa distance est au cube des distances des autres au centre commun? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'Eternel géomètre a arrangé les astres.

C.

Point d'injures, s'il vous plaît. Spinosa n'en disait point; il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde, je veux bien dire avec Virgile.

Mens agitat molem & magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, sont l'effet d'un coup de dez.

A.

Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spléen*; mais en me fâchant je n'en avais pas moins raison.

B.

Allons au fait sans nous fâcher. Comment en admettant un Dieu, pouvez-vous soutenir par hipotèse, que le monde est éternel?

A.

Comme je soutiens par voye de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C.

Voilà une plaisante imagination ! quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, & nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A.

Il y a certainement du divin dans une puce ; elle saute cinquante fois sa hauteur. Elle ne s'est pas donnée cet avantage.

B.

Quoi ! les puces existent de toute éternité !

A.

Il le faut bien ; puisqu'elles existent aujourd'hui, & qu'elles étaient hier, & qu'il n'y a nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; & dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'Eternel géomètre eut été engourdi une éternité entière ? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre & architecte pour passer une éternité

ſans combiner & ſans bâtir. Son eſſence eſt de produire, puiſqu'il a produit; il exiſte néceſſairement: donc tout ce qui eſt en lui eſt eſſentiellement néceſſaire. On ne peut dépouiller un être de ſon eſſence: car alors il ceſſerait d'être. Dieu eſt agiſſant, donc il a toujours agi; donc le monde eſt une émanation éternelle de lui-même. Donc, quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière ſont partis néceſſairement de l'aſtre lumineux de toute éternité; & toutes les combinaiſons ſont parties de l'être combinateur de toute éternité. L'homme, le ſerpent, l'araignée, l'huitre, le colimaçon, ont toujours exiſté, parce qu'ils étaient poſſibles.

B.

Quoi! vous croyez que le Demiourgos, la puiſſance formatrice, le grand être a fait tout ce qui était à faire?

A.

Je l'imagine ainſi. Sans cela il n'eût point été l'être neceſſairement formateur; vous en feriez un ouvrier impuiſſant ou pareſſeux qui n'aurait travaillé qu'à une très petite partie de ſon ouvrage.

C.

Quoi! d'autres mondes ſeraient impoſſibles!

A.

Cela pourait bien être: autrement il y aurait une cauſe éternelle, néceſſaire, agiſſante par ſon eſſence, qui pouvant les faire ne les aurait point faits. Or une telle cauſe qui n'a point d'effet, me ſemble auſſi abſurde qu'un effet ſans cauſe.

C.

Mais bien des gens pourtant, diſent que cette cauſe éternelle a choiſi ce monde entre tous les mondes poſſibles.

A.

Ils ne paraiſſent point poſſibles s'ils n'exiſtent pas. Ces Meſſieurs-là auraient auſſi bien fait de dire que Dieu a choiſi entre les mondes impoſſibles. Certainement l'éternel artiſan aurait arrangé ces poſſibles dans l'eſpace. Il y a de la place de reſte. Pourquoi, par exemple l'intelligence univerſelle, éternelle, néceſſaire, qui préſide à ce monde, aurait-elle rejetté dans ſon idée une terre ſans végétaux empoiſonnés, ſans vérole, ſans ſcorbut, ſans peſte & ſans inquiſition? Il eſt très poſſible qu'une telle terre exiſte: elle devait paraître au grand Demiour-

gos meilleure que la nôtre: cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre eſt poſſible, & qu'il ne nous l'a pas donnée; c'eſt dire aſſurément qu'il n'a eu ni raiſon, ni bonté ni puiſſance. Or c'eſt ce qu'on ne peut dire; donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'eſt apparemment qu'il était impoſſible de la former.

B.

Et qui vous a dit que cette terre n'exiſte pas? elle eſt probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du petit chien, ou de l'œil du Taureau.

A.

En ce cas nous ſommes d'accord; l'intelligence ſuprême a fait tout ce qu'il lui était poſſible de faire; & je perſiſte dans mon idée que tout ce qui n'eſt pas, ne peut être.

C.

Ainſi l'eſpace ſerait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au deſſus des autres; & nous avons néceſſairement un des plus méchants lots! Cette imagination eſt belle; mais elle n'eſt pas conſolante.

B.

Enfin, vous penſez donc que de la puiſſance éternelle formatrice, de l'intelligence univer-

ſelle, du en un mot grand Etre, eſt ſorti néceſſairement de toute éternité tout ce qui exiſte?

A.

Il me paraît qu'il en eſt ainſi.

B.

Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre?

A.

Etre libre, je vous l'ai dis cent fois dans d'autres entretiens, c'eſt pouvoir. Il a pu, & il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous ſavez que la liberté d'indifférence eſt un mot vide de ſens.

B.

En conſcience, êtes-vous bien ſûr de votre ſyſtême?

A.

Moi! je ne ſuis ſûr de rien. Je crois qu'il y a un Etre intelligent, une puiſſance formatrice, un Dieu. Je tatonne dans l'obſcurité ſur tout le reſte. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain: après demain je la nie: & je puis me tromper tous les jours. Tous les Philoſophes de bonne foi que j'ai vus, m'ont avoué quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une por-

tion d'évidence plus forte que la mienne.

Penſez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement ſa déclinaiſon des atomes ? que Deſcartes fût perſuadé de ſa matière ſtriée ? croyez-moi, Leibnitz riait de ſes monades & de ſon harmonie préétablie. Téliamed riait de ſes montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques eſt aſſez ſavant & aſſez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous ſavez, rient comme des fous quand ils ſe rencontrent. Il n'y a que le Jéſuite Irlandais Néedham qui ne rie point de ſes anguilles.

B.

Il eſt vrai qu'en fait de ſyſtêmes, il faut toujours ſe réſerver le droit de rire le lendemain de ſes idées de la veille.

C.

Je ſuis très aiſe d'avoir trouvé un vieux Philoſophe Anglais qui rit après s'être fâché, & qui croit ſérieuſement en Dieu. Cela eſt très édifiant.

A.

Oui, tête bleu, je crois en Dieu, & j'y crois beaucoup plus que les Univerſités d'Oxford & de Cambridge, & que tous les Prê-

tres de mon pays. Car tous ces gens-là ſont aſſez ſerrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ ſix mille ans : & moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître ſans domeſtiques, de Roi ſans ſujets, de père ſans enfans, ni de cauſe ſans effet.

C.

D'accord, nous en ſommes convenus. Mais là, mettez la main ſur la conſcience; croyez-vous un Dieu rémunérateur & puniſſeur qui diſtribue des prix & des peines à des créatures qui ſont émanées de lui, & qui néceſſairement ſont dans ſes mains comme l'argile ſous les mains du potier ?

Ne trouvez vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jetté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes ? Je ne ſais rien de ſi injuſte. Or l'éternelle & ſuprême intelligence doit être juſte ; l'éternel amour doit chérir ſes enfans, leur épargner les coups de pieds & ne les pas chaſſer de la maiſon pour les avoir fait naître lui-même néceſſairement avec de vilaines jambes.

A...

A.

Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse & je ne m'en soucie guères. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croyent en Dieu & je m'imagine que j'en serai moins volé & moins cocu.

C.

Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A.

Et moi j'en ai connu une que la crainte de Dieu a retenue, & cela me suffit. Quoi donc à vôtre avis vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées? En un mot toutes les nations policées ont admis des Dieux récompenseurs & punisseurs, & je suis citoyen du monde.

B.

C'est fort bien fait; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle?

A.

Je n'en sais rien par moi-même; mais en-

core une fois il ne faut point ébranler une opinion ſi utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reſte. Je vous abandonnerai même mon monde éternel ſi vous le voulez abſolument, quoique je tienne bien fort à ce ſiſtême. Que nous importe après tout que ce monde ſoit éternel ou qu'il ſoit d'avant hier? Vivons y doucement, adorons Dieu, ſoyons juſtes & bienfaiſans, voilà l'eſſentiel; voilà la concluſion de toute diſpute. Que les barbares intolérans ſoient l'éxécration du genre humain & que chacun penſe comme il voudra.

C.

Amen. Allons boire, nous réjouir & bénir le grand Etre.

FIN.